

Les Cahiers  
du CRH

## Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques

Archives

41 | 2008

Sanctuaires et transferts de culte

---

# La *Santa Casa* dans l'espace marial habsbourgeois au XVII<sup>e</sup> siècle

L'étayage théologico-politique et les formes du culte

Marie-Élizabeth Ducreux

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/3409>

DOI : 10.4000/ccrh.3409

ISSN : 1760-7906

### Éditeur

Centre de recherches historiques - EHESS

### Édition imprimée

Date de publication : 25 janvier 2008

Pagination : 39-71

ISSN : 0990-9141

### Référence électronique

Marie-Élizabeth Ducreux, « La *Santa Casa* dans l'espace marial habsbourgeois au XVII<sup>e</sup> siècle », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [En ligne], 41 | 2008, mis en ligne le 17 octobre 2011, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/3409> ; DOI : 10.4000/ccrh.3409

---

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Article L.111-1 du Code de la propriété intellectuelle.

---

# La *Santa Casa* dans l'espace marial habsbourgeois au xvii<sup>e</sup> siècle

L'étayage théologico-politique et les formes du culte

Marie-Élizabeth Ducreux

---

- 1 Refondation et redéploiement du culte de la Vierge furent des enjeux majeurs dans l'Europe de l'Allemagne catholique du Sud et des pays des Habsbourg à partir du dernier tiers du xvi<sup>e</sup> siècle, selon des chronologies légèrement décalées en fonction des territoires. Ces entreprises se redoublèrent, chez les Wittelsbach de Munich comme chez les Habsbourg de Vienne, du choix de la piété mariale comme signe majeur et distinctif de leurs maisons. On peut, dans le cas des Habsbourg, parler d'une double élection. D'une part, celle que la Vierge aurait faite de Ferdinand II pour l'établir comme empereur de par la main de Dieu en 1619 : le canon de cette désignation fut fixé, et sans doute « inventé », par le confesseur de cet empereur, le jésuite Guillaume Germé de Lamormaini dans son récit des *Vertus de Ferdinand II*<sup>1</sup>, texte dont l'importance comme matrice d'un nouveau modèle de prince saint ne peut pas être sous-estimée. De l'autre, celle que ces souverains firent de la Vierge comme leur protectrice particulière. Elle se manifesta par la répétition des consécration par lesquelles Ferdinand II, Ferdinand III et Léopold I<sup>er</sup> offrirent leurs personnes, leurs familles, leurs pays et leurs armées à la Vierge, sous des vocables différents mais réversibles, spatialisés ou non. Ceux-ci témoignaient à la fois de l'unicité de la Mère de Dieu et du maillage que sa présence démultipliée établissait désormais à travers les pays de la monarchie. Ainsi, à partir de 1572, l'archiduc Karl de Styrie et son épouse, Maria de Bavière, relancèrent le pèlerinage – pratiqué dès le Moyen Âge – à la Vierge du sanctuaire de Mariazell, au nord de leur capitale Graz, et le promurent en dévotion dynastique. C'est envers cette personnification styrienne de la Vierge que leur fils, l'empereur Ferdinand II, se rendit le 22 juin 1621, accompagné de son propre fils, le futur Ferdinand III, d'une de ses filles, l'archiduchesse Anna Maria et de son frère l'archiduc Karl, et s'engagea, au moment même où, à Prague, tombaient sur l'échafaud dressé place de la Vieille-Ville les têtes des vingt-sept chefs rebelles de la Bohême vaincue à la Montagne Blanche, à en expulser ou convertir les hérétiques jusqu'au dernier<sup>2</sup>. Ces localisations, investies ou non d'une distinction par la maison régnante, se multiplièrent

rapidement à mesure que surgissaient de nouveaux lieux de culte dans les pays recatholicisés des Habsbourg. Celle du pèlerinage à Stará Boleslav, en Bohême, apparut au début du xvii<sup>e</sup> siècle et théorisée en 1613 puis 1629 par le doyen du chapitre métropolitain de Prague, Arsenius de Radbuza<sup>3</sup>, possédait une configuration symbolique particulièrement forte et rarement retrouvée ailleurs, puisqu'elle dupliquait le culte du plus important saint patron du pays, le duc Venceslas assassiné en ces lieux par son frère en 935<sup>4</sup>. Mais la Vierge qu'honoraient les Habsbourg et leurs sujets était aussi celle du calendrier liturgique et des mystères du Rosaire. Depuis Anna Coreth, la première historienne de la *pietas austriaca*<sup>5</sup>, elle a surtout été assimilée à l'Immaculée Conception, figure indéniablement majeure du retour au catholicisme dans les pays des Habsbourg<sup>6</sup>. Toutefois, si l'on prête attention aux textes successifs par lesquels ces princes de la Maison d'Autriche s'engagèrent solennellement auprès de Marie, on distingue clairement l'emboîtement constant des différentes invocations mariales, dont l'*Immaculata* n'est qu'une forme particulière qui, comme on va le voir, sert aussi de synonyme à la Vierge dans sa maison de Nazareth, Notre-Dame-de-Lorette. En réalité, les trois formes majeures de la *pietas austriaca* : la dévotion envers Marie, l'Eucharistie et le Christ en croix, s'englobent les unes les autres. Le culte de la Vierge devient ainsi le contenant des mystères christiques. Il embrasse aussi la manifestation publique de la vénération des Habsbourg envers la Trinité divine<sup>7</sup>.

## La Lorette dans la piété mariale des Habsbourg

- 2 Pour l'introduire, convoquons un chanoine de Ljubljana (alors Laibach), ex-jésuite, prédicateur et historiographe, Johann Ludwig Schönleben (1618-1681). Schönleben constatait à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle que le bonheur de la maison d'Autriche, la croissance de son empire et sa fortune reposaient sur un triple pilier : son zèle pour la foi catholique, sa vénération pour l'Eucharistie et sa défense de l'Immaculée Conception<sup>8</sup>. Souvent représentée comme la femme de l'Apocalypse terrassant la bête (l'hérésie), l'Immaculée Conception est aussi la Vierge qui donne la victoire, la *generalissima* à laquelle Ferdinand II consacra ses armées<sup>9</sup>. La perception de la *Santa Casa* comme réceptacle et figure analogique de l'Immaculée Conception lui donna une place éminente dans le culte voué à Marie par les Habsbourg de Vienne, de même que sa réputation d'efficacité contre le danger turc et les menées des hérétiques<sup>10</sup>.
- 3 Découlant de l'élection que Marie aurait faite de Ferdinand II – mais aussi, selon Schönleben, Wilhelm de Gumpfenberg et bien des auteurs avant eux, de ses ancêtres et de ses successeurs – la dévotion exemplaire à la Vierge présentée comme constitutive de la puissance et des vertus des Habsbourg s'incarne en actes politiques, dans la propagande de la dynastie, comme en pratiques publiques et privées. Ferdinand II en fut effectivement tout particulièrement le promulgateur, surtout après sa victoire à la Montagne Blanche, le 8 novembre 1620. La reconquête catholique des ses États se ferait par Marie et au nom de Marie. Il introduisit la doctrine de l'Immaculée Conception dans ses États peu après la publication par le pape, en 1622, d'une constitution défendant de la contester en public et en privé<sup>11</sup>. C'est sur l'Immaculée Conception que durent désormais prêter serment les professeurs de l'université de Vienne, et bientôt, à des dates différentes, tous les candidats à des offices publics, y compris municipaux, dans les pays tchèques et autrichiens. Son fils Ferdinand III fit du 8 décembre, dans un acte d'État rédigé au terme d'une cérémonie publique de consécration à la Vierge, une fête

particulière le 18 mars 1647. Il en existe de nombreux récits<sup>12</sup>. Celui du jésuite hongrois János Nádas met bien en lumière l'articulation de ce culte avec la dévotion première à Notre-Dame-de-Lorette. Le départ de la procession se fit de la *Santa Casa* située dans l'église privée des souverains et de la cour, chez les augustins déchaux de Vienne et, en mémoire de cet engagement solennel, l'empereur voulut que soient chantées perpétuellement, chaque samedi, à la dixième heure de la nuit, les litanies de la Lorette.

L'empereur Ferdinand III se rendit par le pont, en compagnie de l'impératrice veuve Éléonore, de son fils et de sa fille à l'église professe des jésuites en partant d'abord de cette illustre maison de la Lorette qui se trouve dans le temple des pères augustins. Il était précédé des ordres religieux, des étudiants et professeurs de l'université, de la Cour et de toute la noblesse [...], que suivait le clergé avec l'évêque, le nonce, les légats d'Espagne et de Venise. [...] <sup>13</sup>.

- 4 Ferdinand III, d'autre part, offrit à la *Santa Casa* de Loreto une statuette en or de l'enfant Jésus portant un collier de diamants. Son fils et successeur, Léopold I<sup>er</sup>, y institua la célébration quotidienne d'une messe. Depuis Ferdinand II, la dynastie y dotait également un chapelain, imitée en cela par la famille de Lobkowitz<sup>14</sup>. Dès 1606, encore archiduc d'Autriche Intérieure, Ferdinand II avait ordonné de réserver les coupes de bois faites à Fiume (Rijeka) à l'usage de la *Santa Casa* de Loreto, pérennisant ainsi matériellement le lien entre l'étape croate et l'étape italienne de la translation<sup>15</sup>.
- 5 La nature de proximité la plus grande entre Dieu et les hommes, ce passage qu'est pour eux la Vierge à la Lorette permet de comprendre aussi pourquoi les Habsbourg du xvii<sup>e</sup> siècle, qui, comme on le sait, se firent enterrer dans la crypte des capucins à Vienne, demandèrent par testament, depuis Ferdinand II, à ce que leurs cœurs embaumés soient déposés dans cette chapelle reproduisant la *Santa Casa*, bâtie au centre de la Augustiner-Hofkirche de Vienne<sup>16</sup>. Fondation de la seconde épouse de Ferdinand II, Eleonora de Gonzague (1598-1635), fille du duc de Mantoue, celle-ci, entreprise en 1622 pour rendre grâces de la victoire remportée devant Prague à la Montagne Blanche, reproduisait exactement les proportions, les mesures et le bâtiment de la maison de Loreto<sup>17</sup>. D'autres grands personnages imitèrent les Habsbourg et firent enterrer leur cœur, et parfois leur corps tout entier, dans une reproduction de la *Santa Casa*. Tel fut le cas, par exemple, de la fondatrice de la Lorette de Prague (1627), Kateřina Benigna de Lobkowitz, de son époux et de ses enfants. Quant au grand burgrave de Bohême<sup>18</sup>, Bernhard Ignác de Martinicz, le fils d'un des défenestrés pragois de 1618, il exigea que son cœur fut divisé en trois morceaux après sa mort, et voulut que le premier d'entre eux fut placé dans la chapelle de la Lorette qu'il avait fait construire, en 1657, dans la ville de Slány, capitale du cercle où se trouvaient ses domaines personnels<sup>19</sup>.
- 6 Ferdinand II, écrit son confesseur et biographe, n'entreprenait rien sans d'abord aller prier la Vierge<sup>20</sup>. Pendant la guerre de Trente Ans, il se rendit la veille de chaque bataille dans la *Santa Casa* de l'église de la cour, chez les augustins déchaux, pour implorer « le secours de l'archistratège, de la conductrice de ses armées, de la dame qui soutient les justes causes »<sup>21</sup>; il y faisait suspendre les trophées des armées impériales. En 1632, on accrocha à la statue de la Vierge l'anneau de Gustave Adolphe tombé à la bataille de Lützen<sup>22</sup>. Le roi de Pologne, Jean Sobieski, venu secourir Vienne assiégée par les Turcs en 1683, y remittra à la Vierge, après sa victoire au Kahlenberg, une couronne de lauriers.
- 7 Si c'est à Mariazell en Styrie que Ferdinand II remercia Dieu et sa mère de la victoire remportée à la Montagne Blanche et pria pour l'âme des rebelles à l'heure de leur supplice, c'est bien à Loreto qu'encore archiduc héritier d'Autriche Intérieure<sup>23</sup>, en 1597,

il avait accompli son premier vœu solennel d'expulser de ses États les prédicants hérétiques et les « sectaires » jusqu'au dernier. Il se fit un devoir de l'exécuter dès son retour à Graz<sup>24</sup>.

- 8 Dans ce dispositif d'un catholicisme d'État axé autour de déclinaisons de la dévotion mariale des souverains et de leurs peuples, la place éminente occupée par l'image de la Vierge de la Lorette et par le culte de la *Santa Casa* peut être envisagée sous plusieurs angles. Le premier serait le fondement théologique de cette préférence, le second le culte de la dynastie et des nobles, c'est-à-dire la réception de la *Santa Casa* dans les pays gouvernés par les Habsbourg en Europe centrale au xvii<sup>e</sup> siècle. Cependant, textes et diffusion de la légende s'allient bientôt à l'expansion de multiples répliques architecturales de la *Santa Casa* dans les pays autrichiens et dans ceux des couronnes de Bohême et de Hongrie comme, d'ailleurs, dans l'Allemagne catholique. À côté de cette prolifération de copies, se développe une autre pratique architecturale : des rappels de la maison de Loreto viennent s'insérer sous forme de chapelles ou de peintures dans les sanctuaires majeurs des (nouveaux) pèlerinages mariaux.
- 9 La Bavière, pays qui suit un modèle assez semblable, n'est incluse dans mon propos qu'à la marge sur le plan de la géographie mariale comme sur celui de la théologie politique<sup>25</sup>. Cependant, le duché eut sur plusieurs points un rôle d'initiateur. En particulier, l'université jésuite d'Ingolstadt qu'avaient, par exemple, fréquentée l'empereur Ferdinand II et ses frères a certainement joué, dès la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, un rôle de tout premier plan dans la nouvelle « théorisation » du culte de la Vierge et dans la mise en son centre de la *Santa Casa* et de la Vierge de la Lorette<sup>26</sup>. C'est aussi à Ingolstadt et Munich que fut imprimé, en 1657 et en 1672, un ouvrage majeur de la mariologie européenne, l'*Atlas Marianus* du très influent jésuite Wilhelm Gumpfenberg.
- 10 La mariologie dans l'espace habsbourgeois du xvii<sup>e</sup> siècle ne fait pas qu'importer le modèle de la *Santa Casa*. Elle combine « l'invention » de la maison de Nazareth en Italie au tournant des xv<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles à l'appropriation décisive que s'en firent les jésuites et à une « réinvention » de cultes locaux de la Vierge. Les rapports réciproques des trois pôles du culte marial à son acmé, celui de la maison de Loreto représentée comme lieu central du rayonnement de la Vierge sur le globe, d'une part, de l'autre, celui des vocables adressés à Marie, enfin celui des lieux de cultes récents ou reconstruits, qui figurent autant de visions particulières de l'histoire profane et sacrée des pays de la monarchie des Habsbourg, ne doivent jamais être oubliés. Les étapes de la formation de la légende de la *Santa Casa* permettent, me semble-t-il, de bien situer les transferts, les écarts, les similitudes par lesquels se signale ici l'espace habsbourgeois. Aussi commencerai-je par les remémorer, avant d'aborder la signification théologique (théologico-politique) et culturelle que la Vierge de Lorette put revêtir dans les pays des Habsbourg, puis de retracer quelques traits de la dévotion de la dynastie et des nobles. Une reconstitution sommaire de la démultiplication de la *Santa Casa* dans ces territoires conclura cet essai.

## La fixation de la légende et l'attitude des papes

- 11 Le matériau de la légende apparaît comme exceptionnellement riche et susceptible de produire des variantes presque infinies. Je renvoie aux travaux indispensables de Floriano Grimaldi sur l'origine et la versatilité de ces traditions et sur l'histoire matérielle du pèlerinage<sup>27</sup>. D'après l'article que consacre à la Lorette le *Marienlexikon*<sup>28</sup>, une mention

existe en 1181 d'une « terra de Santa Maria de Laureto » et une seconde, en 1194, se rapporte à une « *ecclesia Sanctae Mariae quae est sita in fundo Laureti* », sans avoir de relations directes avec la *Santa Casa* honorée au xvi<sup>e</sup> siècle. Un pèlerinage à une image de la Vierge est attesté en ces lieux dès le début du xiv<sup>e</sup> siècle : une bulle de Clément V, datée du 18 juillet 1310, évoque une statue vénérée par les fidèles<sup>29</sup>. Un culte aurait même commencé au xiii<sup>e</sup> siècle après la sixième croisade. Les premières allusions à la maison de Nazareth n'ont encore rien de commun avec la légende ultérieure. Toujours d'après le *Marienlexikon*, qui se fonde sur un diplôme impérial de 1249, le chef d'un groupe de croisés de la Marche participant à la croisade de Frédéric II en 1228, Rinaldi Antici, serait devenu bailli de Nazareth et aurait perdu la vie en défendant la ville. Ses fils se seraient ensuite disputés la propriété de la maison de la Vierge. Pour un hagiographe moderne du pèlerinage, Colasanti, des fouilles archéologiques et des documents confirmeraient l'hypothèse que les pierres de trois des murs de la *Santa Casa* de Loreto auraient été apportées en bateau par la mer de Terre Sainte par la famille Angeli, qui gouvernait alors l'Épire<sup>30</sup>, ce qu'ont réfuté Grimaldi et avant lui Ulysse Chevalier<sup>31</sup>. Une confusion entre le patronyme Angeli et l'idée des anges transférant la sainte maison loin d'une Terre Sainte aux mains des infidèles aurait pu s'établir, et la maison de la Vierge aurait été pour les croisés un lieu de visite, sinon de pèlerinage, ce dont témoigneraient les graffitis, les croix d'étoffe rouge et les monnaies trouvées dans l'Église de Nazareth. Dans la légende qui nous est présentée, fixée à partir de 1531, la *Santa Casa* connaît quatre translations dans les airs opérées par les anges : d'abord de Palestine en Dalmatie, dans la nuit du 9 au 10 mai en 1291, à Tersatto (Trsat en croate) près de Fiume (Rijeka) puis, le 10 décembre 1294, de Dalmatie jusqu'aux environs d'Ancône, dans une forêt de lauriers proche de Recanati, propriété d'une pieuse matrone du nom de Laureta. De là, le 10 août 1295, parce que des brigands se mêlaient aux pèlerins pour les assassiner, elle fut déplacée sur une colline appartenant à deux frères apellés Antici. Enfin, la nuit du 9 au 10 décembre 1295, comme ces Antici se querellaient entre eux, les anges la replacèrent sur une route plus proche de Recanati, site de l'église actuelle. Quoi qu'il en soit des voyages miraculeux de la sainte maison, un bref du pape Paul II, en 1470, n'évoquait encore que le transfert d'une icône byzantine par les anges.

- 12 On voit bien ici, en se fiant plus aux études critiques de Grimaldi qu'à ces soubassements rapportés par le *Marienlexikon*, quels éléments « historiques » purent être remaniés et transformés dans la légende mise en circulation, dès 1471 ou 1472, par le recteur de l'Église Sainte-Marie de Loreto, Pier Giorgio de Tolomei di Teramo, dit Teramano, auteur « princeps » du récit de fondation de cette histoire merveilleuse<sup>32</sup>. Teramano adjoint à sa relation des « preuves » : il aurait interrogé un certain Rinalduccio dont le grand-père du grand-père aurait été le témoin oculaire du transport dans les airs de la *Santa Casa* : « À l'époque où les anges conduisirent la susdite église à travers la mer »<sup>33</sup>.
- 13 En 1489, le bienheureux Giovanni Battista Spagnuoli, supérieur des carmes réformés de Mantoue préposés, entre 1488 et 1498, au soin des âmes des pèlerins de Lorette<sup>34</sup>, produisit un nouveau récit qu'il dédia au cardinal della Rovere, neveu de Sixte IV, en prétendant avoir retranscrit un texte gravé sur le mur de la *Santa Casa*. En réalité, il n'avait fait que recopier Teramano en introduisant des détails inconnus, comme la présence d'un crucifix de bois sculpté par l'apôtre Luc<sup>35</sup>. La relation de Teramano et les nombreuses versions qui s'en inspirèrent ou la reproduisirent parlaient d'une église enlevée par les anges et l'identifiaient avec la chambre dans laquelle Saint Luc peignit la Vierge à Nazareth.

- 14 Ces premières offensives atteignirent certains de leurs probables buts : l'ancienne église menacée de destruction fut préservée et enchâssée dans la basilique qui devait la remplacer, dont la construction serait bientôt confiée par Jules II à Bramante. Le pape Sixte IV déclara la maison de Loreto propriété du Saint-Siège et, par la bulle « *In Sublimia* » du 21 octobre 1507, Jules II confirma les « pieuses croyances » contenues dans ces récits<sup>36</sup>. Son successeur Léon X fit du pèlerinage à Loreto le substitut du voyage en Terre Sainte<sup>37</sup>. Cependant, aucun de ces pontifes ne proclamait encore expressément l'identité de l'église de Loreto avec la maison de Nazareth. Ils ne parlaient que d'une tradition, tout en soulignant la façon extraordinaire dont Marie était vénérée en ce lieu et l'abondance des grâces qu'elle y dispensait<sup>38</sup>.
- 15 Un peu plus tard, Girolamo Angelita, secrétaire perpétuel de la commune de Recanati, rédigea vers 1525 et présenta le 10 septembre 1531 au pape Clément VII le récit des tribulations aériennes de la maison, en l'amplifiant et en introduisant des différences avec le texte de Teramano<sup>39</sup>. Avec lui, le calendrier de la translation miraculeuse fut désormais entièrement établi. Fait mémorable, on ne trouvait encore chez Teramano et ses répliques aucune trace de datation des transferts de la *Santa Casa*. Angelita les introduisit avec une précision minutieuse, qui était certainement loin d'être neutre, avec son insistance sur le passage du neuvième au dixième jour du mois et le choix, par deux fois, de celui du 9 au 10 décembre, suivant immédiatement la fête de l'Immaculée Conception, le 8 décembre. Or, jusqu'alors, la fête titulaire de Notre-Dame-de-Lorette avait lieu le 8 septembre, jour de la Nativité de la Vierge<sup>40</sup>. La seule date qui figurait dans le texte de Teramano était celle d'une apparition de la Vierge en 1396. Angelita plaçait le premier transport aérien de la *Santa Casa* quelques mois après la prise de Saint-Jean d'Acre par les infidèles. C'est cet événement qui est, en général, considéré par l'historiographie de Loreto comme déclencheur de ces précisions calendaires, bien qu'il n'explique en rien le choix du mois de décembre. C'est encore chez Angelita qu'apparaissait pour la première fois le toponyme de Tersatto et le nom du grand seigneur croate Frankopan (ou Frangipani en italien) ; le récit de Teramano, reproduit plus de trente fois, incluait bien l'étape en Slavonie, mais s'en tenait à un atterrissage de la sainte maison « près d'un château (ou un bourg fortifié) appelé Fiume [*Flumen* en latin] »<sup>41</sup> :
- [...] elle est, par le dessein et la volonté de Dieu transportée par les mains des anges de la terre des impies à une place forte en Illyrie, nommée Fiume.
- 16 Par conséquent, la relation d'Angelita semble avoir réuni deux types de traditions : celle, écrite et italienne, qui s'était constituée autour de la paroisse de Recanati et de l'Église Sainte-Marie, et celle, venue de la rive orientale de l'Adriatique, slave et dalmate et plutôt orale, dont les archives croates de Zara (Zadar) et celles de Recanati et d'Ancône conservent des traces. Un pèlerinage à Recanati à travers la mer des habitants de la région de Fiume (Rijeka) et l'existence de legs testamentaires à son église sont attestés depuis le milieu du xv<sup>e</sup> siècle. Pour Grimaldi, c'est l'amplification des migrations vers la marche d'Ancône des Croates de Slavonie après la chute de Constantinople, bien documentée par les sources, et la présence à l'église de Loreto d'un prêtre hongrois préposé à la fin du xv<sup>e</sup> siècle à leur service spirituel, qui ont favorisé le surgissement de cette étape syncrétique du légendaire<sup>42</sup>.
- 17 Après les entreprises de ces premiers hagiographes, le texte classique de l'histoire du sanctuaire fut définitivement fixé dans les cinq livres que lui consacra le jésuite Orazio Torsellini en 1597<sup>43</sup>. L'ouvrage de Torsellini relate d'abord la légende de la *Santa Casa* et

décrit ensuite les miracles qui s'y produisent depuis le début du culte. Ce type de formalisation est, ou bien deviendra (?) un classique des récits de pèlerinages post-tridentins. La version de Torsellini fut immédiatement amplement diffusée en Europe ; l'original latin fut d'abord réédité dans l'Empire, à Mayence en 1599, puis de nombreuses fois à Tournon (1605), Pont-à-Mousson (1614), Lyon (1614 et 1615), Rouen (1616 et 1617). Il fut traduit en italien dès 1600 par le père Bartolomeo Zucchi<sup>44</sup> et réimprimé treize fois dans cette langue jusqu'au xviii<sup>e</sup> siècle. Le livre le plus célèbre sur l'histoire de la Lorette ne connut pas moins de vingt et une éditions dans sa version originale latine. Il donna encore lieu, à des dates diverses, à des traductions en flamand, en français<sup>45</sup>, en espagnol, en allemand, en tchèque et même en tagalog dans les Iles Philippines. En Europe, ses quarante éditions successives témoignent assez de sa fortune<sup>46</sup>. Sa parution eut sans doute en partie pour effet l'institutionnalisation, le 10 décembre, d'une fête de la translation de la *Santa Casa* à Loreto, ordonnée sous Clément VIII (1592-1605). Le 29 novembre 1632, Urbain VIII étendait sa célébration à toute la province de Picenum et, le 16 septembre 1699, Innocent XII l'introduisait dans le bréviaire et le missel romains<sup>47</sup>.

- 18 Quant aux humanistes catholiques et aux jésuites, ils avaient depuis longtemps abandonné la partie pour le tout et aligné dans une sorte de synecdoque l'espace du sanctuaire sur l'essence même de la Vierge et du Christ. C'est vers 1560 que ce changement paraît accompli. Le pape Pie V (1566-1572) fit graver sur une des portes et sur la façade principale de la basilique de Loreto les inscriptions suivantes : « Homme impur, crains d'entrer dans ce sanctuaire ! Il n'y a pas de lieu plus saint sur la terre », et « Maison de la Mère de Dieu, où le Verbe est fait chair »<sup>48</sup>.
- 19 Significativement, les litanies de Notre-Dame-de-Lorette supplantèrent, vers 1560 encore, les autres litanies de la Vierge et furent chantées et invoquées dans toute l'Europe de la Contre-Réforme, en latin et dans des traductions immédiates en langues vernaculaires. La chronologie de cette substitution montre une plus grande précocité dans l'Empire et l'Europe centrale, zones d'affrontements et de coexistences confessionnelles, qu'en Italie où ce n'est qu'en 1578 que l'archidiacre de Loreto, Giulio Candiotti, obtint du pape Grégoire XIII qu'elles soient chantées à Saint-Pierre de Rome<sup>49</sup>. Suivons donc leur premier parcours en Europe centrale. Pierre Canisius en introduisit l'usage en Allemagne et dans les pays des Habsbourg<sup>50</sup>. D'après le père Szilas et Nikolaus Paulus, Canisius inspira directement l'impression, en 1558, de deux livrets les contenant, à Dillingen en Bavière<sup>51</sup>. Dès 1560, les jésuites du collège Saint-Clément de Prague, fondé en 1556, faisaient chanter les litanies de la Lorette pendant les vigiles des grandes fêtes. Elles furent introduites à Vienne en 1561, à Munich en 1576. Elles figuraient dans le *Manuale Catholicorum* de Canisius en 1587. Le tout premier recueil catholique et contre-réformateur de cantiques en langue tchèque, publié par les jésuites du Clementinum en 1588, les insérait en bonne place, à côté d'une version chantée du catéchisme, le *Minimus*, de Canisius<sup>52</sup>.
- 20 Les jésuites avaient établi une résidence à Loreto avant 1558. Pierre Canisius y remplit brièvement les fonctions de confesseur des pèlerins allemands<sup>53</sup>. La Compagnie obtint en 1575 du pape Grégoire XIII<sup>54</sup> la fondation du *Collegium Illyricum* pour l'éducation du clergé des régions slaves, croates et dalmates, devenues frontières de religion depuis l'installation des Turcs dans le royaume de Hongrie en 1541<sup>55</sup>. Ce *Collegium Illyricum*, transféré en 1593 au *Collegium Romanicum*, analogiquement à la réunion de l'éphémère *Collegium Hungaricum* au *Collegium Germanicum* romain, serait récréé à Loreto en 1624.
- 21 Une fois la légende établie et le culte officialisé, l'offensive post-tridentine revêtit plusieurs visages : doctrinal et théologique, liturgique et dévotionnel. Un aspect peut-être

moins mis en valeur est ce que j'appellerai provisoirement la « littérisation » du motif de la Vierge de Lorette. Des humanistes tels que Torquato Tasso<sup>56</sup> ou Marc-Antoine Muret (1526-1585), le commentateur des *Amours* de Ronsard et le maître de Montaigne, vont écrire à sa gloire des poèmes en latin<sup>57</sup>. Il n'est pas exclu que cette entrée dans le cercle de la poésie sacrée n'ait été dès lors associée à une « scolarisation », par le biais d'exercices donnés dans les collèges ou par leurs congrégations mariales. Ces différentes configurations s'interpénètrent. On glissa donc progressivement du respect de la tradition, permis et encouragé par les souverains pontifes, à une représentation qui allait faire de la Lorette une métonymie des mystères de la religion chrétienne.

## Théologie de la *Santa Casa* et polémique confessionnelle dans l'empire et l'espace habsbourgeois

- 22 Les premières versions de la légende ne contenaient pas d'explication théologique du sens de la maison de la Vierge. En revanche, après le Concile de Trente, des textes vont combiner le rappel des motifs de la légende avec un contenu doctrinal qui se substitue au « fait », même si celui-ci est légendaire, et vont répondre à une intention d'imposer le sens sacré du mythe comme le premier de tous. Au départ, le contexte des pays habsbourgeois et de la Bavière était double : pour une part , il s'agissait de pays de frontière avec la Saxe et le Palatinat, mais c'était aussi des pays marqués, à divers titres, par la forte présence de protestants. Presque partout était organisée, de droit et de fait, une coexistence aux modalités variées entre protestants et catholiques. Au début du xvii<sup>e</sup> siècle, la Bavière avait derrière elle une reconquête catholique énergique, mais pour les pays gouvernés par les Habsbourg, seule l'Autriche Intérieure (la Styrie, la Carinthie et la Carniole, qui est l'actuelle Slovénie) aurait déjà traversé la recatholicisation systématique, imposée après le vœu fait à la Lorette, par l'archiduc Ferdinand de Styrie, le futur Ferdinand II. La Bohême restait majoritairement non-catholique et obtiendrait, en 1609, par une célèbre Lettre de Majesté de l'empereur et roi Rodolphe II, des garanties formelles de liberté religieuse pour tous ses habitants, y compris les paysans sujets de leurs seigneurs. En Hongrie, pays où la Réforme se répandait encore parmi les nobles à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, les Turcs qui occupaient alors plus de la moitié du territoire soutenaient les calvinistes, et c'était d'ailleurs aussi le moment où, en 1606, à la Paix de Vienne achevant la Guerre de Quinze Ans, le prince de Transylvanie calviniste, vassal et allié des Ottomans, obtint des garanties sur la liberté religieuse des nobles, des habitants des villes, et des soldats de la frontière. Vienne était alors, vers 1600, une ville à majorité luthérienne, malgré les efforts efficaces de son évêque, le cardinal Melchior Khlesl, de même que beaucoup d'autres villes en Basse- et Haute- Autriche. Une grande partie des nobles des états de Basse-Autriche et la majorité d'entre eux pour ceux de Haute-Autriche étaient luthériens ou calvinistes.
- 23 Les textes sur le culte marial, les images et les pèlerinages s'inscrivent à partir de 1560, dans l'Empire catholique comme dans l'espace habsbourgeois, dans un ensemble d'écrits de refondation du catholicisme contre les protestants, luthériens, calvinistes, mais aussi contre les sociniens, les frères tchèques et les anabaptistes. Leur production fut très importante. L'un de leurs effets a été, me semble-t-il, de diffuser le postulat suivant au sein des milieux catholiques qui les produisaient et qui les lisaient : l'idée que

l'universalité du catholicisme était d'ores et déjà redevenue pour tous un fait acquis. Autrement dit, ils anticipaient la victoire du catholicisme en réputant vaincus, sourds, aveugles et ridicules, les ennemis de la foi catholique romaine, dont ils minimisaient le nombre. Leurs formes privilégiées furent la controverse et une nouvelle littérature spirituelle, plus souvent alors encore en latin que dans les langues vernaculaires<sup>58</sup>. Les milieux de production varièrent selon les lieux et les contextes, mais les jésuites se signalèrent par un très fort investissement. Il est assez probable que les membres des sodalités mariales en furent, sinon les premiers, du moins des destinataires privilégiés.

- 24 La Lorette, dans ces textes, va représenter et même manifester les éléments de la doctrine catholique susceptibles de promouvoir le culte de la Vierge renouvelé : avant tout sa naissance sans la tache du péché originel, donc l'Immaculée Conception, la conception du Christ dans le maintien de la virginité de sa mère, enfin l'Annonciation. C'est à elle qu'on va rattacher l'invention par l'Archange Gabriel de la prière catholique par excellence, la salutation angélique. Dans ses murs naquit la Vierge, elle y fut éduquée, « le Verbe s'est fait chair », le Christ fut élevé puis vécut jusqu'à ses trente-trois ans. Il serait aisé d'y rapporter aussi la dévotion nouvelle à sainte Anne, dont l'essor serait majeur, au xvii<sup>e</sup> siècle, dans les pays des Habsbourg<sup>59</sup>. Anne, Joachim et Marie peuvent aussi préfigurer la Sainte Famille, dont le culte serait encouragé sous Ferdinand III et Léopold I<sup>er</sup><sup>60</sup>. Des confréries de la Sainte Famille furent parfois associées aux chapelles de Notre-Dame de Lorette, comme ce fut le cas chez les capucins de Prague<sup>61</sup>.
- 25 De la sorte, la *Santa Casa* offrait également une figure de l'Église catholique constante et triomphante. L'on retrouve donc ici, à l'orée de la reconquête post-tridentine, ce que Sylvie Barney nous rappelle opportunément : le motif de la *Domus Dei*, dont elle nous dit que, chez les Pères de l'Église, chez saint Augustin, puis chez Ruysbroeck, Richard de Saint Victor, Isaac de l'Étoile, St Bernard et d'autres, il s'emploie à constituer la demeure allégorique de l'Église », [et que] « ces images renvoient aux images fondamentales avec lesquelles la patristique primitive a rendu compte d'une représentation de l'Église : la maison, la femme, le corps » [...]. « Ces images, selon la conception antique qui fait de l'image non pas l'illustration d'une réalité mais la réalité même, - une "apparition" au sens grec du terme de "manifestation" » - ont alors pour fonction de rétablir le sens symbolique de ce qu'elles représentent<sup>62</sup>.
- 26 La *Santa Casa*, à la fois relique et reliquaire, enchâsse une absence, celle de la présence physique de la Vierge et du Christ, rappelée par une récente statue de bois ayant remplacé, au xvi<sup>e</sup> siècle, l'icône vénérée au Moyen Âge. Désormais, elle « matérialise » un condensé d'articles de foi fondateurs du christianisme et du catholicisme. La Vierge et sa maison peuvent donc être présentés comme le fil conducteur de la catholicité tridentine. Elles rendent tangibles l'actualisation permanente des mystères fondant le christianisme catholique, et le lissage des temps que celle-ci entraîne. Dans les autres sanctuaires mariaux, la Vierge reste, certes, médiatrice et intercesseur, mais les éléments de l'histoire sacrée et profane qu'ils véhiculent ne s'y confondent pas au même degré qu'à la Lorette avec les figures de l'Immaculée Conception, de la vie du Christ et de son incarnation, et même de l'Eucharistie. Pour ne citer qu'un seul exemple de ces concaténations symboliques courantes au xvii<sup>e</sup> siècle, au moins dans l'espace que j'étudie, c'est en effet ce sacrement, par excellence marqueur de la catholicité, que le jésuite hongrois János Nádas, auteur de très nombreux livres de spiritualité destinés aux congrégations mariales de son pays natal, mettra au centre d'une équation entre le Christ et sa mère, en s'appuyant sur saint Ambroise :

Dans l'Eucharistie la chair du Christ peut être la chair de la Vierge [...] Car c'est dans l'utérus sacré de la Vierge que s'est formée cette nourriture [...], et le corps et le sang du Christ sont ceux de la Vierge ; [...] et la Bienheureuse Vierge peut dire, de même que le Christ a dit : Ceci est mon corps : cette chair est issue de ma chair<sup>63</sup>.

## La Vierge de Lorette démontre la vérité du catholicisme

- 27 Ainsi, la translation miraculeuse de la maison de la Vierge à Nazareth était devenue au cours du xvi<sup>e</sup> siècle, par les effets de discours imprimés, puis par la ratification de plus en plus explicite de la papauté, article de la croyance catholique. Rapidement, la présence de la *Santa Casa* symboliserait de façon prééminente la volonté de Marie d'établir sa demeure, au sens le plus littéral et matériel du terme, sur ce littoral devenu frontière de chrétienté, et bientôt de catholicité. Cet ancrage sur la terre de la maison de Nazareth allait permettre de mettre en marche un processus d'abstraction symbolique. Si le vœu de pèlerinage à Loreto équivalait depuis l'acte de Léon X à celui du voyage en Terre Sainte, la fracture luthérienne et calviniste, à partir de la seconde moitié du xvi<sup>e</sup> siècle, éveilla chez les théologiens catholiques et tout particulièrement chez les jésuites le besoin d'énoncer sous des formes neuves l'argumentaire en faveur du culte de la Vierge. Se mit en place un dispositif de représentation où s'engendrait et se démontrait, à partir de la *Santa Casa*, la foi mariale. On peut voir dans la polémique lancée par Pier Paolo Vergerio (1498-1565) contre la croyance dans le transfert par les anges un déclic ayant suscité, en retour, la réponse de grands théologiens catholiques de l'Empire.
- 28 Pier Paolo Vergerio, ancien évêque des diocèses croates de Modruš et de Capodistria (aujourd'hui Koper en Slovénie), nonce à Vienne en 1533 auprès de l'archiduc Ferdinand I<sup>er</sup>, roi de Hongrie et de Bohême, se convertit au luthéranisme entre 1539 et 1546<sup>64</sup>. Il collabora à l'œuvre de traduction en slovène du Nouveau Testament de Primož Trubar (dit aussi Primus Truber en allemand, 1508-1586), pasteur luthérien alors exilé en Allemagne<sup>65</sup>. Devenu conseiller du duc Christoph de Wurtemberg en 1553, Vergerio réfuta la même année dans un livre en italien la légende de la *Santa Casa*<sup>66</sup>. Traduit en latin par son neveu sous le titre *De idolo Lauretano* et publié à Tübingen en 1554, cet écrit devint dans l'Empire une arme anti-catholique aux mains des Luthériens. Il arma la plume controversiste de Pierre Canisius et surtout de Jacob Gretser (1561-1625), professeur de rhétorique et de théologie à l'université jésuite d'Ingolstadt. Désormais, et c'est ce qui nous importe, à partir du milieu du xvi<sup>e</sup> siècle, la défense de Loreto s'articula étroitement avec l'effort doctrinal de relance du culte de la Vierge dans l'espace catholique allemand et habsbourgeois. Plusieurs de ces livres parurent avant celui d'Orazio Torsellini, qui profita à la fois de la tradition établie par Teramano et Angelita et des argumentaires de combat de ces théologiens. Leur réplique va délaissier pour un temps la forme de la relation légendaire et choisir d'énoncer la référence à la Vierge de Loreto comme une preuve de la nécessité du culte marial.
- 29 C'est bien de la sorte qu'elle fonctionne dans deux ouvrages que le père Jacob Gretser rédigea contre Hospinianus<sup>67</sup> et Vergerio. Avant lui, Pierre Canisius avait déjà publié à Lyon, en 1584, quelques pages réfutant les arguments de Vergerio dans son *Commentarium de Verbi Dei corruptelis tomi duo. Prio de venerando Christi Domini precursore Ioanne Baptista, posterior de sacrosancta Virgine Maria Deiparia disserit*<sup>68</sup>. Un second jésuite, Francisco Torres, avait, quant à lui, répliqué, également en 1584, dans un ouvrage

imprimé comme les travaux de Gretser à l'université d'Ingolstadt, à la traduction latine du livre de Vergerio, *De idolo lauretano*<sup>69</sup>. Le père Gretser, auteur de plus de trois cent titres, le plus souvent de controverse, fut un bretteur infatigable maniant la rhétorique et l'éloquence pour mieux confondre et ridiculiser ses adversaires calvinistes et luthériens. Il composa également de nombreux traités d'éloquence et de grammaire et au moins trois pièces de théâtre. Les argumentations et les procédés d'énonciation dont il fait usage me paraissent constituer une étape. Les deux titres qui nous intéressent ici, d'un caractère assez différent, sont d'abord son traité sur les pèlerinages en quatre livres, paru en 1606 et dédié aux barons Marcus et Christoph Fugger<sup>70</sup>, puis une « Vie de la Vierge Marie » de 1592, dédiée à un comte polonais inscrit dans la congrégation mariale de l'Académie, Krzysztof Komorowski de Komorow, qui en finança peut-être la publication<sup>71</sup>.

- 30 Le deuxième livre du traité des pèlerinages envisage ceux à la Vierge et aux saints. Son troisième chapitre, intitulé « Des pèlerinages aux temples de la Vierge Mère de Dieu, et d'abord de celui qui se trouve dans le sanctuaire de la Lorette », met d'entrée de jeu la présence sur le mode de l'absence au cœur de sa démonstration<sup>72</sup>. Tout y est dit dès les deux premières pages:

Brille d'un très grand éclat, en Italie [...] près de Recanati, la demeure où le verbe s'est fait chair, consacrée à la Vierge sacro-sainte [...] que l'on appelle *Lauretanum* à cause du nom de la matrone possédant le bois où elle fut d'abord déposée par les Anges, lorsqu'ils le transportèrent au dessus de l'Adriatique ». Lieu réellement terrible : maison de Dieu et porte du ciel, où furent consumés les divins mystères : c'est ici que la Bienheureuse Vierge Marie, génitrice de Dieu fut conçue, qu'elle naquit d'Anne et de Joachim et fut éduquée, ici qu'elle fut saluée par l'archange Gabriel, ici qu'elle conçut de son très chaste sang le Sauveur des siècles, qui s'y est incarné, c'est ici qu'elle l'allaita et l'éleva [...] <sup>73</sup>.

- 31 Et Gretser de conclure à la dernière page de sa démonstration : « Ce sont les arguments qui vainquirent Hospinianus par la maison de la Lorette »<sup>74</sup>.

## Vies de la Vierge, relations de pèlerinages et poésie latine

- 32 Le second livre du père Gretser nous paraissant digne de considération ici est sa « Vie de la Vierge Marie » déjà signalée, dont le titre annonce la publication « par » et « pour » la congrégation mariale de l'université d'Ingolstadt<sup>75</sup>. Il comporte dix-huit chapitres, dont douze concernent l'existence terrestre de Marie, et six la vénération et le culte qui lui sont dus. La référence à Notre-Dame-de-Lorette fournit l'axe principal des dix-septième et dix-huitième chapitres (p. 144-166 et p. 166-174), traitant respectivement des fêtes, des temples, des oratoires, des images et des reliques de la Vierge, puis des pèlerinages et des congrégations mariales. Parmi tous les sanctuaires consacrés à Marie

Le temple de la Lorette dépasse tous les autres en sainteté et en antiquité, chambre sacrée de la Vierge dans laquelle, à Nazareth, de par l'annonciation de l'ange Gabriel, le Verbe s'est fait chair, et que les Anges transportèrent de Palestine en Italie<sup>76</sup>.

- 33 Cet ouvrage, bien que selon des modalités discursives différentes de celles utilisées pour le traité des pèlerinages, est lui aussi conçu comme une polémique contre Vergerio. Cela n'empêche pas son auteur d'intercaler les motifs concernant la Lorette entre des strophes latines, dont une des fonctions est de rendre permanentes et intemporelles, en les littérisant, les caractéristiques de la *Santa Casa*. Tout au contraire : pour prouver à

l'évêque « apostat » de Capodistria que Jésus et Marie n'habitèrent pas chez Joseph lors de l'Annonciation comme après le retour d'Égypte, mais bien dans la maison d'Anne et Joachim translâtée à Loreto, Gretser recourt une première fois à l'autorité de Marc-Antoine Muret, qu'il qualifie de « très digne poète et orateur »<sup>77</sup>. Ce choix éveille d'autant plus l'intérêt que Muret avait lui-même été accusé d'hérésie (et de sodomie) et emprisonné à Paris et à Toulouse en 1553 et 1554, avant d'être invité à Rome par le cardinal Hippolyte d'Este puis d'enseigner la rhétorique à la Sapienza à partir de 1572<sup>78</sup>. Un peu loin, le jésuite d'Ingolstadt se réfère encore à Muret pour montrer, par les ex-voto déposés par ceux que la Vierge a exaucé, les bienfaits avérés des pèlerinages. Il découpe donc, et place dans deux chapitres différents, les deux extraits suivants dans le poème que le célèbre humaniste français avait, vingt ans auparavant, dédié à la Vierge de Lorette

la chantant ainsi, à la fois très véridiquement et très élégamment [...] : Ici la Vierge a enfanté, ici Dieu est sorti du ventre de sa mère et apaisa le Ciel de ses vagissements ; ici se gonfla le ventre de la Vierge du saint Fruit salutaire tout en conservant la gloire de sa chasteté ; le créateur de tout, descendant unique et éternel du Père, lui qui apporte à l'homme déchu du ciel dès l'origine des temps l'espérance et la vie, joua tout petit enfant dans cette cour, y couvrit de baisers sa sainte mère [...]

En vérité, je porte mes regards sur les tablettes suspendues partout dans ce sanctuaire: elles disent combien tu te tiens prête à secourir les malheureux. Celui-ci t'a vue en esprit et la fièvre de ses entrailles a disparu; [...] Cet autre, accusé à tort d'un crime, déjà condamné par un juge sévère et attendant la mort dans une sombre prison revit sa femme, ses enfants, son père lorsque, grâce à ton aide, l'imposture se trouva dévoilée [...]<sup>80</sup>.

34 Malheureusement, ponctue Gretser,

Les hérétiques ont des oreilles, mais point n'entendent<sup>81</sup>.

35 À partir de la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, ouvrages de doctrine et de littérature spirituelle peuvent donc interpoler des strophes latines à la gloire de la Vierge de Loreto dans leurs énoncés. Sans pouvoir dire si cette pratique se généralise à partir de l'éducation reçue dans les collèges et auprès de professeurs humanistes ou pour tout autre ensemble de raisons, il est certain qu'on en retrouve la trace dans des relations de pèlerins nobles à la Santa Casa. Je prendrais l'exemple d'un double journal du même voyage, rédigé sous deux versions différentes par le burgrave Bedřich de Donín (1574-1634) et par son accompagnateur et ancien précepteur, un jésuite de Louvain, Petrus Velcursius. Celui-ci écrit en latin, alors que Donín recourt au tchèque<sup>82</sup>. Bedřich de Donín venait d'une famille de noblesse ancienne, dont le patronyme renvoyait à un château de Silésie. Au xvii<sup>e</sup> siècle, des branches de cette maison, confessionnellement divisée entre catholiques et protestants, vivaient en Bohême, dans le Palatinat et en Prusse. Notre Donín avait fait ses études au collège des jésuites de Prague, le Clementinum, puis à l'université d'Ingolstadt. Il se rendit deux fois en Italie avec Velcursius, très jeune d'abord, lors de son grand tour, puis en 1607-1608, après le décès de son épouse, une Lobkowitz. Cette fois-ci, le but avoué était le pèlerinage de Lorette, où il parvint le 16 février 1608 et resta six jours entiers. Le jésuite comme le seigneur de Bohême ponctuent leurs descriptions des lieux et du sanctuaire par des hymnes à la Vierge et des poèmes latins, qui ne sont pas sans évoquer ceux de Muret. D'autre part, Velcursius reproduit par endroits en les enjolivant, dans une narration au style pourtant très vif par ailleurs, les phrases dont avait usé Gretser dans son traité des pèlerinages pour exprimer le contenu théologique et doctrinal qui se dévoile au visiteur de la *Santa Casa* :

Lieu où la Vierge accueillit le salut de l'Ange et où le Verbe s'est fait chair [...] Ici est née, a été éduquée la Reine du Ciel toujours Vierge et mère de Dieu, patronne des malheureux mortels auprès de son fils. Ici Dieu a pris la nature humaine pour nous extirper de la gueule des dragons infernaux [...], etc.<sup>83</sup>

- 36 Bedřich de Donín ne manque non plus de paraphraser l'inscription que Pie V avait fait graver sur la porte principale de l'église, et de placer cette pseudo-citation, à la manière dont il en use avec les vers latins, après un paragraphe en prose tchèque, et c'est ainsi qu'il clôt le récit de son passage à Loreto: « Il n'y a point sur la terre entière de lieu plus saint »<sup>84</sup>.
- 37 Après la fixation de la légende en *topos*, le message que les théologiens avaient placé dans la Lorette connut lui aussi un sort semblable. En quelques décennies, le discours doctrinal s'était figé, se répétait et se résumait. Paradoxalement, cette archétypisation allait permettre des redéploiements textuels chez des auteurs du xvii<sup>e</sup> siècle. En particulier, le développement d'une littérature encomiastique usant des motifs de la légende avec une liberté nouvelle d'expression et de style pourrait se combiner avec des formes plus frustes et plus traditionnelles de présentation du légendaire.

## La première fondation : Tersatto, Rodolphe de Habsbourg et le ban frankopan

- 38 On peut discerner dans la chronologie des années de la translation, mais aussi, dans des récits rédigés au xvii<sup>e</sup>, une compétition de pouvoirs et de territoires assortie d'une hiérarchisation, autour du rôle prêté à des souverains et à des grands seigneurs dans l'émergence de la *Santa Casa*<sup>85</sup>. Deux cas principaux me retiendront ici, celui de Rodolphe de Habsbourg (1218-1291), « ancêtre » de la dynastie du même nom qui, élu roi des Romains en 1273 mais jamais couronné à Rome, est toujours désigné comme le premier empereur de la famille au xvii<sup>e</sup> siècle, et celui du légendaire « ban » de Croatie Nicolas Frankopan<sup>86</sup>, dont on a vu le nom introduit par la relation d'Angelita en 1531. Les trois sources auxquelles je vais puiser, l'*Atlas Marianus* du jésuite bavarois Wilhelm Gumpfenberg, le journal de voyage du burgrave de Donín et l'adaptation que le palatin de Hongrie, Pál Esterházy, donna en hongrois de l'*Atlas Marianus* en 1690, ont ceci en commun qu'elles remettent au centre du récit la première translation de la sainte maison à Tersatto sur la côte dalmate.

## L'*Atlas Marianus*

- 39 Wilhelm Gumpfenberg (1609-1675), fils d'un chambellan de la cour du duc de Bavière, étudia à Ingolstadt et à Rome où il fut dix ans professeur de philosophie et de théologie et quatre ans confesseur à Saint-Pierre. Il s'illustra ensuite comme missionnaire dans son pays natal, au Tyrol et en Suisse<sup>87</sup>. Avec l'aide d'un vaste réseau d'informateurs, principalement mais non uniquement jésuites, il réalisa l'*Atlas Marianus*, œuvre à bien des égards sans pareille dans l'édition européenne du xvii<sup>e</sup> siècle, malgré l'abondance en ce temps des livres inventariant les sanctuaires mariaux et les témoignages de l'action de la Vierge sur la terre. La première édition à Ingolstadt, entre 1657 et 1659, comportait déjà trois volumes, contenant chacun la description de vingt-cinq lieux de culte ornée d'autant de gravures, d'une typographie encore assez modeste et de petit format<sup>88</sup>. La seconde,

profondément remaniée et augmentée, en trois volumes in-folio publiés à Munich en 1672, donna assurément toutes ses dimensions à cette entreprise. Non seulement elle s'ouvrait sur une explication d'une méthode de lecture du livre, à plusieurs entrées et assortie de nombreux index thématiques<sup>89</sup>, mais la disposition profondément transformée de l'ouvrage, désormais organisé en douze « centurries », augmentait de soixante-quinze à mille deux cent le nombre des endroits où la Vierge se trouvait vénérée à la surface du globe. Elle en représentait l'action et l'universelle présence<sup>90</sup>. Cette édition de 1672 fut immédiatement traduite en allemand par un second jésuite, Maximilien de Wartemberg, et imprimée à Munich en 1673<sup>91</sup>. Une seconde traduction en allemand, qui était plutôt une adaptation avec de nombreux ajouts concernant en particulier les images honorées en Bohême, due au cistercien Augustin Sartorius, parut à Prague en 1717<sup>92</sup>. En revanche, la traduction en hongrois du prince Pál Esterházy, en un seul volume in-4 en 1690, prenait pour base l'édition de 1657-1659<sup>93</sup>. Un Tchègue de petite noblesse natif de Plzeň, Antonín Frozín, entama lui aussi la traduction dans sa langue de l'œuvre de Gumpfenberg, mais n'alla pas plus loin que les dix premières madones du premier livre de 1657<sup>94</sup>. Toutes ces éditions suivaient Gumpfenberg en un point essentiel : elles consacraient leur première entrée à la Vierge de Loreto. Ce n'était plus le cas d'un autre *Atlas Marianus*, celui du jésuite géographe Heinrich Scherer, en 1702 et en 1737. Même si ce livre reproduisait une partie des textes qui figuraient en 1672 chez Gumpfenberg ou s'en inspirait, il s'en distinguait par cette innovation, par l'iconographie et l'articulation autour de cartes des continents et des pays indiquant leurs principaux sanctuaires mariaux<sup>95</sup>.

- 40 On peut aller plus loin. Le véritable Atlas supportant le monde, pour Gumpfenberg, est la Vierge de Loreto. Les dédicaces par lesquelles il lui offre son œuvre dans ses deux éditions n'en laissent rien ignorer :

Domina. [...] C'est à toi qu'est dû l'honneur que l'antiquité fabuleuse attribuait à je ne sais quel Atlas [...] C'est à toi, dis-je, ô ! Vierge, qu'est dû cet honneur, toi qui es la dame du monde et la reine du ciel [...]<sup>96</sup>.

- 41 D'autre part, les frontispices des trois livres composant la 1<sup>ère</sup> édition de 1657-1659 et celui, plus élégant et explicite, du premier volume de la 2<sup>ème</sup> édition de 1672, tous gravés par Melchior Küssel, montrent la Vierge, l'enfant Jésus sur ses genoux, assise sur le toit de sa maison emportée par les Anges au-dessus du globe terrestre qu'elle irradie de ses grâces et soutenant le ciel de sa main droite. Une inscription, reprenant l'une de celles qui ornaient les portes de la *Santa Casa*, précise, en 1672 : « Médiatrice du ciel et de la terre »<sup>97</sup>.

- 42 Enfin, le dessus et le dessous du toit de la maison sont divisés en six panneaux rectangulaires, qui portent autant de reproductions d'images de la Vierge honorée en d'autres lieux. On ne saurait mieux indiquer le lien, mais aussi la subordination à la manifestation première de la Vierge en ce monde, autour de laquelle le jésuite bavarois assigne l'ordre des sanctuaires mariaux. Cette opération culmine par une référence, plus loin dans le texte, au bref de Jules II affirmant l'identité de la *Santa Casa* avec la maison de Nazareth.

- 43 Or, si la Vierge de Loreto est bien le centre de l'entreprise de Gumpfenberg, c'est sous les auspices des Habsbourg qu'il inscrit son projet. En effet, un second personnage, Rodolphe de Habsbourg, apparaît d'emblée comme le roi de la terre. La recomposition que donne notre jésuite, p. 1 à 8 de la seconde édition de 1672, de l'histoire miraculeuse des quatre translations de Nazareth aux deux rives de l'Adriatique, est précédée du premier verset

de l'Ave Maria suivi d'une annonce en trois points que le texte, dans sa majeure partie, explicite plus loin. Cette annonce est la suivante<sup>98</sup> :

- 1) Un empire pour un cheval
- 2) Un siècle pour une année
- 3) Nef prodigieuse

- 44 Dans cette version, la halte de trois ans de la *Santa Casa* en Dalmatie, entre 1291 et 1294, devient d'une importance fondatrice pour la puissance des Habsbourg. Il n'est pas indifférent que la Dalmatie ait été, au xvii<sup>e</sup> siècle, un des royaumes gouvernés par les Habsbourg et que, depuis l'achat en 1440 par l'empereur Frédéric III, Fiume (Rijeka) et ses alentours leur ait appartenu, en rivalité toutefois avec les prétentions hongroises sur la Croatie, puisque ce royaume était associé à la couronne de Hongrie depuis 1102<sup>99</sup>. L'idée que, dès le xii<sup>e</sup> siècle, Fiume et Tersatto aient été des possessions héréditaires de la dynastie étaient propagées et habituelles au xvii<sup>e</sup> siècle, comme en témoigne un sermon pour la fête de l'Annonciation du célèbre prédicateur de la cour de Vienne, Abraham a Sancta Clara (1644-1709)<sup>100</sup>. Gumpfenberg fait donc la construction suivante, très inhabituelle et peut-être unique, alternative aux traditions qui tissaient alors la *pietas austriaca*: celles-ci, en effet, rattachaient l'élection du premier Habsbourg à l'Empire, en 1273, à sa dévotion extraordinaire envers l'Eucharistie et à l'humilité qu'il aurait manifestée envers un prêtre portant le saint viatique à un mourant.

Rodolphe I<sup>er</sup> de Habsbourg, étant en 1291 à Tersatto, donna son cheval à la Vierge pour son Fils, et celle-ci et son Fils, en retour, à cause de ce cheval, donnèrent à sa maison un Empire sans fin, en lui assurant que l'Autriche serait le nid de l'Aigle impériale<sup>101</sup>.

- 45 À cause des trois années pendant lesquelles la *Santa Casa* resta en Dalmatie, la Vierge promit, écrit Gumpfenberg, un « prodige » (*prodigium*) aux Habsbourg : chaque année passée à Tersatto (Trsat) signifierait un siècle de domination sur l'Empire<sup>102</sup>. Sa piété envers la Vierge dans son séjour sur la rive dalmato-croate (et habsbourgeoise !) fit de Rodolphe l'aïeul (*progenitor*) de douze empereurs. Le récit légendaire de la fondation du sanctuaire de la Lorette connaît dans cette version, dont la diffusion fut à la mesure de celle de l'*Atlas Marianus* en Europe, un glissement considérable. Il faudrait aussi, ailleurs, en analyser le style, poétique et métaphorique, nourri de références aux Argonautes que sont les anges et à leur nef (*navis*) renouvelée habitée par la Mère de Dieu, domptant, bien qu'en volant dans les airs, les flots déchaînés de l'Adriatique qu'elle traverse jusqu'à l'ancrage final à la Lorette.

## Les récits du Burgrave de Donin (1608) et de Pal Esterhazy (1690)

- 46 Dans la version de la légende que rapporte en tchèque Bedřich de Donín, pèlerin laïc, noble (et slave), que nous rencontrons ici pour la seconde fois, Tersatto (Trsat), apparaît comme la première réplique de la *Santa Casa* :

De Nazareth cette maison fut transportée en Dalmatie, ou pays des Slaves, sur 4000 mille de distance, et déposé sur une colline dans un golfe de l'Adriatique entre les deux villes dites Tersactum et Flumen, au grand étonnement des habitants des alentours. Entendant cette nouvelle, l'évêque de Tersat, Alexandre, homme pieux, ne pouvant pour une grave maladie dont il était frappé voir par lui-même cette merveille, demanda à Dieu et à la Bienheureuse Vierge de lui faire comprendre ce grand miracle, pensant qu'il devait s'agir de la maison de la Vierge et étant désireux

de recouvrer la santé. A minuit, la Vierge se montra à lui et lui expliqua en détail le sens de cette maison, où elle était née, avait été éduquée et avait conçu le Christ notre Seigneur après l'Annonciation. Nicolas Frangipanius, alors gouverneur du pays dalmate, ou, comme l'appellent les habitants, le ban suprême, sur les terres duquel l'affaire s'était ébruitée, comprit cela lui aussi. Il prit conseil de l'évêque et envoya des personnes dignes de confiance en terre sainte, et l'évêque partit avec elles [...] Mais trois ans et demi plus tard, Dieu sait pourquoi, cette sainte maison ou petite chapelle fut retirée aux Dalmates et transportée dans la marche anconitaine en Italie, tenue par les mains des anges au dessus de la mer Adriatique, jusqu'à une forêt du pays de Recanati [...] Cela n'alla pas sans de grandes plaintes de la part des Dalmates. Pour que leurs pleurs puissent trouver un soulagement, Nicolas Frangipanius fit édifier au même endroit une chapelle semblable et une belle église autour, qui y sont toujours et se nomment S. Maria di Tersacto [...]. Cette translation eut lieu en 1294, le 10 décembre<sup>103</sup>.

- 47 Bedřich de Donín insiste ensuite sur le rôle indispensable joué par cette première localisation sur la côte dalmate et slavonne : pour apporter la preuve de l'identité de la maison finalement installée par les anges à Loreto avec celle de Nazareth, il faut en repasser par Tersatto. En brodant probablement sur des variantes du récit de Girolamo Angelita et des traditions croates et dalmates, il raconte que seize habitants de Recanati furent envoyés à Nazareth pour s'assurer de la conformité de la demeure avec celle de Terre Sainte. Cependant, leur route passa d'abord par Tersatto : la maison de Loreto devait avoir les mêmes dimensions que celle qui avait été trois ans durant sur la frontière de Croatie, pour que soit assurée la preuve de son authenticité. Dans cette version, c'est la trace de la maison d'abord fixée en Dalmatie qui est réelle, et celle de Loreto son reflet :

On les reçut à Tersact en pleurant et en se lamentant. On leur montra l'endroit où s'était tenue la maison, et aussi la nouvelle chapelle de Frangipan. Ils vérifièrent alors que les mesures étaient les mêmes et aussi que celles du lieu correspondaient. Ils se rendirent ensuite en terre sainte, au tombeau de Dieu puis à Nazareth, où ils refirent les mêmes mesures et rentrèrent chez eux tout contents, en 1296.

- 48 En 1690, à la rubrique qu'il consacre au sanctuaire de Loreto, au début de sa traduction adaptée de l'*Atlas Marianus*, le palatin de Hongrie, Pál Esterházy<sup>104</sup>, raconte cette histoire en se tenant, semble-t-il, plus près de la relation d'Angelita que des traditions dalmates et croates, avec beaucoup moins de détails que Donín. Cependant, il n'oublie pas de préciser, sans souci de la chronologie historique véritable mais peut-être pour souligner le caractère hongrois de Tersatto<sup>105</sup>, qu'« en ce temps là, le roi de Hongrie se nommait Louis [d'Anjou] et régnait sur le royaume où se trouvait ce lieu ».
- 49 En effet, Louis I<sup>er</sup> d'Anjou, dit le Grand, régna en Hongrie de 1342 à 1382. En revanche, il guerroya longtemps dans les Balkans, en Bosnie, en Valachie, en Moldavie, mais aussi en Croatie et en Dalmatie, pour faire reconnaître sa souveraineté dans ces contrées. Il installa d'autre part en Croatie un ban hongrois. Il s'affronta plusieurs fois aux Vénitiens pour le contrôle de l'Adriatique et des villes du littoral dalmate. Il finit par conquérir Zadar (Zara) en 1358 et imposa à la Sérénissime sa protection sur la ville de Raguse (Dubrovnik) en 1381, avec une taxe annuelle de sept mille florins d'or. Esterházy poursuit, en soulignant la joie du « ban » de Croatie Miklós Frangepán (Nicolas Frangipani ou Frankopan), dont il fait un comte comme l'étaient, au xvii<sup>e</sup> siècle, les membres de cette famille, de se voir être « le premier dans la Chrétienté sur les domaines du duquel aurait été déposée la sainte maison »<sup>106</sup>.

- 50 Il dédie ensuite, à la page 85 de son livre, une seule rubrique aux images de la Vierge de la Croatie, mais c'est à celle de Tersatto qu'il la consacre, répétant pour l'essentiel le début de sa notice sur Loreto, toutefois sans appropriations du littoral croate par la Hongrie.

## La répétition des *Santa Casa*

- 51 Si un lieu est, dorénavant, réputé sacré plus que tout autre, c'est bien celui-ci, qui peut être donné comme la preuve matérielle de la vérité du catholicisme, la « seule religion salutaire ». La Vierge de la *Santa Casa* concentre en elle sous sa plus grande charge l'essence et la puissance de la Vierge, médiatrice et intercesseur. Si ses murs sont ceux qui l'ont vu naître, concevoir, engendrer et éduquer son Fils, ils établissent une filiation avec l'origine d'une révélation divine qui, avec le Nouveau Testament, se fait Incarnation. Ainsi « matérialise-t-elle » le « passage » entre le ciel et la terre, entre Dieu et les hommes. Pour toutes ces raisons, et quelles que soient leurs qualités propres, les lieux de cultes mariaux qui renaissent à partir de la fin du xvi<sup>e</sup> siècle en Bavière et en Autriche et se multiplient ensuite, après 1620 dans les pays de la couronne de Bohême, plus tard encore en Hongrie, donnent certes accès à la Vierge et à ses bienfaits dans des configurations locales et intrinsèques : cependant, ils sont souvent aussi ressentis comme des échos et des déclinaisons du lieu central, la maison de Dieu et de la Vierge. La « voie sainte » édifiée entre 1674 et 1698 de entre Prague et le pèlerinage de Stará Boleslav comportait quarante quatre stations, reproduisant symboliquement le nombre des invocations des litanies de la Lorette, alors que les scènes peintes sur ses étapes montraient réellement des épisodes de la vie de saint Venceslas et des images de Vierges honorées en Bohême, assorties des blasons des donateurs. Toutefois, il arrive aussi que ces résonances se muent en analogies, voire en équivalences. Ainsi, le pèlerinage à Czestochowa, sanctuaire majeur des Polonais, put-il être considéré comme un substitut du voyage de Lorette ; ainsi l'hagiographe de la Vierge de Stará Boleslav en Bohême, Arsenius de Radbuza, raconta-t-il qu'un comte de Fürstenberg, malade à en mourir, avait fait le vœu de se rendre en ce lieu mais l'oublia une fois guéri et partit pour l'Italie voir la *Santa Casa*, suscitant la colère de la Vierge jusqu'à ce qu'il revienne sur ses pas accomplir sa promesse initiale<sup>107</sup>. Enfin, à côté de manifestations autochtones, beaucoup d'images de la madone, importées et placées dans des chapelles ou des églises, furent objet de tentatives de lancement de cultes plus ou moins réussies.
- 52 Ces répétitions ne sont pas contradictoires avec l'idée, déjà exprimée, de l'unicité de la Vierge sous toutes ses manifestations, elles la renforcent au contraire : chacune d'elle contient toutes les autres, sous le masque d'une apparence précise et contextualisée : « une seule Divinité méritant la vénération mais admirée sous plusieurs formes »<sup>108</sup>.
- 53 Au début de la seconde édition de son *Atlas Marianus*, le père Wilhelm Gumpfenberg nous donne, de la vogue de construction de copies de la *Santa Casa*, une explication d'un tout autre genre, qu'il est important de rapporter. Il existe, nous dit-il, plusieurs écrits ayant couché sur le papier les plans précis et les mesures de la sainte maison. Lui-même en possède trois à sa disposition. Le meilleur, une *Ichnographia* a été rédigée (ou imprimée ?)<sup>109</sup> en 1625 par le jésuite Christoph Bachamer, pénitencier des pèlerins allemands de Lorette pendant de nombreuses années, dont la modestie était telle qu'elle l'avait empêché de publier son nom. Bachamer, parce qu'il a rendu possible d'exactes reproductions architecturales, est donc, affirme Gumpfenberg,

l'auteur et l'origine des ces nombreux temples de la Lorette, comme nous les appelons, qui sont bâties par toute l'Allemagne et d'autres nations d'au-delà des montagnes et qui toutes, sans aucun doute, sont les insignes des bienfaits de la Mère de Dieu<sup>110</sup>.

- 54 Si le pape Urbain VIII interdit de réaliser des copies de la *Santa Casa* en Italie pour ne pas pénaliser le pèlerinage original<sup>111</sup>, celles-ci vont, en tous cas, se multiplier en Bavière, en Bohême, en Moravie, dans tous les pays autrichiens et, plus tard, en Hongrie, devenant autant de signes de la victoire de Marie sur la terre. Le pays des hérétiques redonné miraculeusement à Ferdinand II par la Vierge à la Montagne Blanche, c'est, bien sûr, d'abord la Bohême. Après 1620, d'exactes copies de la *Santa Casa* y furent propagées comme autant de marqueurs de la reconquête et de la conversion et comme autant de signes de la présence restituée du sacré sur cette terre. La plupart d'entre elles furent réalisées à l'initiative de nobles, en association ou non avec des ordres religieux, puis installées sur leurs propriétés. Beaucoup de ces commanditaires, au début du processus, provenaient des plus grandes familles du pays, détentrices d'offices du royaume et de la cour. Ces *Santa Casa*, indubitablement, prenaient place, de même que, vers 1650, les sépulcres du Christ et les chemins de croix, parmi les signes de distinction sociale et nobiliaire en particulier.
- 55 Entre 1623 et le milieu du xviii<sup>e</sup> siècle, quarante-huit *Santa Casa* se posèrent ainsi sur le sol de Bohême et de Moravie, duplicata réputés parfaits de celle de Loreto. D'autre part, treize autres nouvelles chapelles, sans être à ce point identiques à l'original, y contenaient la statue de la Vierge de la Lorette<sup>112</sup>. Il faut préciser que, comme on l'a vu avec le burgrave Bedřich de Donín, quelques seigneurs et pèlerins avaient commencé le voyage de Loreto avant la Montagne Blanche et la recatholicisation généralisée du pays. La plus ancienne Lorette de Bohême fut construite, dès 1584, par l'un des premiers pèlerins de ce pays, Kryštof le Jeune de Lobkowitz, dans la ville déjà catholique de Horšovský Týn, en Bohême du Sud. Celles qui suivirent dans l'ordre chronologique, en 1623 à Hájek et en 1627 à Prague, étaient également toutes deux des fondations liées aux Lobkowitz ou réalisées par des Lobkowitz.
- 56 Le trait remarquable du maillage « laurétanien » de la Bohême n'est pas tant le nombre des traces de la Vierge de la Lorette : il se révélerait tout aussi important en Bavière, dans les pays autrichiens, et même en Hongrie, bien que moins, semble-t-il, en Croatie-Slavonie. L'exceptionnel est la présence majoritaire dans ce pays des « vraies copies », comme autant de « vera effigies » de la *Santa Casa*. Cette circonstance ne se retrouve à ce degré nulle part ailleurs dans l'espace centre-européen. La relative précocité de ces constructions au xvii<sup>e</sup> siècle serait encore une autre distinction: la moitié de ces *Santa Casa* de Bohême et de Moravie a été érigée entre 1623 et les années 1650. D'autre part, un tiers de ces sanctuaires devinrent au xvii<sup>e</sup> siècle des buts de pèlerinages, certes souvent organisés, alors qu'en Hongrie, mais aussi en Autriche, cette évolution resta exceptionnelle. Les causes de cette singularité des pays tchèques n'ont pas été sondées: peut-être tiendraient-elles en partie au caractère, souvent plus contraignant qu'en Autriche, en tous cas, des liens de sujétion entre les habitants des domaines nobles et leurs seigneurs, mais ceci reste à analyser.
- 57 Les pays autrichiens connurent, eux aussi, une prolifération de sanctuaires dédiés ou participant au culte de la Vierge de Lorette. D'après Antje Stannek<sup>113</sup>, il s'y trouvait cinquante-neuf chapelles, dont seulement vingt-quatre reproductions de la *Santa Casa*. Cet auteur n'a malheureusement pas intégré dans son comptage, qui respecte plus ou

moins les frontières intérieures de l'Autriche actuelle, l'ancienne Carniole, c'est-à-dire la Slovénie actuelle. J'en ai retranché Salzbourg, qui ne faisait pas partie des pays gouvernés par les Habsbourg au xvii<sup>e</sup> et au xviii<sup>e</sup> siècles. Voici le détail de sa recherche par pays ou région : au Tyrol du Sud (aujourd'hui en Italie) : quatorze chapelles, mais seulement trois copies exactes de la *Santa Casa*, qui furent toutes, sauf une à Bolzano (1616), édifiées entre 1645 et 1710. Le Tyrol du Nord n'en possédait que neuf, dont trois copies, construites entre 1658 et 1732, à l'exception de la chapelle de Bad Hall, fondée en 1580 par les sœurs de l'archiduc Ferdinand de Tyrol. Le Vorarlberg en vit quatre, dont une vraie *Santa Casa*, toutes du xvii<sup>e</sup> siècle, sorties de terre entre 1648 et 1694. Dans l'archiduché d'Autriche, regroupant la Haute- et la Basse-Autriche, on en trouvait vingt-deux, érigées entre 1624 et 1713, dont dix « véritables » copies ; Vienne en avait deux, la plus ancienne, élevée de 1624 à 1627, étant celle de la *Hofkirche* des augustins déchaux. La Carinthie en contenait huit, bâties à partir de 1648, dont six répliques de la *Santa Casa*, la Styrie, seize, avec sept *Santa Casa* ; la plus ancienne, celle de Hohenbrugg, datait de 1594, les autres avaient été construites entre 1648 et 1732. Des ethnographes autrichiens, comme Hans Aurenhammer, mettent en doute la vitalité des circulations pèlerines vers ces chapelles : d'après lui, elles sont avant tout des signes représentant publiquement la piété de leurs initiateurs, presque toujours des membres de la dynastie, des grandes familles de la noblesse de la monarchie, les Auersperg, les Montecuccoli, les Bucquoy, et des ordres religieux<sup>114</sup>.

- 58 La Hongrie se distingue par une chronologie plus longue que dans les autres pays des Habsbourg : si la première chapelle de la Lorette y est apparue dès 1600, la dernière date de 1780, année de la mort de l'impératrice Marie-Thérèse et du début du règne personnel de Joseph II. La majeure partie de ces sanctuaires fut pourtant construite au cours du xviii<sup>e</sup> siècle. Gábor Tüskés et Éva Knapp<sup>115</sup> ont dénombré cinquante-quatre lieux de culte dédiés à la Vierge de la Lorette, dont il faut cependant retrancher trois simples autels, ce qui donne un chiffre total de cinquante et une chapelles. Toutefois, on n'y trouve que fort peu de reproductions « authentiques » de la *Santa Casa* : deux seulement, semble-t-il<sup>116</sup>. Ces églises sont massivement situées dans le quart nord-est du royaume, qui correspond à la Hongrie dite « royale », seule partie sous gouvernement des Habsbourg jusqu'en 1683-1686, avant la reconquête sur les Ottomans. Il s'agit donc surtout de la Slovaquie d'aujourd'hui et du nord-est de la Transdanubie frontalière de l'Autriche. Quatre exemples de chapelles dédiées à Notre-Dame de Lorette se rencontrent en Transylvanie, revenue sous la férule de Vienne en 1699. Il faut se rendre compte que le territoire hongrois pris en considération par ces auteurs n'est pas celui de la Hongrie d'aujourd'hui, mais celui de la « Grande Hongrie » d'après le Compromis austro-hongrois de 1867 ou d'avant l'occupation ottomane, comprenant donc la Transylvanie, l'actuelle Voïévodine, la Slovaquie, la Croatie, la Slavonie et même la Dalmatie : Tersatto, la première « étape » de la Maison de Nazareth emportée par les Anges de Palestine, s'y trouve par conséquent incluse et figure dans le nombre de lieux de cultes mentionnés plus haut, finalement relativement faible par rapport aux chiffres des pays tchèques et autrichiens, et très inégalement dispersés sur un vaste territoire.
- 59 Toutes les autres occurrences hongroises relevées par Éva Knapp et Gábor Tüskés concernent, en pratique, des chapelles abritant une statue de la Vierge de Lorette. D'autre part, seulement quatre de tous les lieux ainsi inventoriés par ces chercheurs sont devenus des pèlerinages au xvii<sup>e</sup> siècle ou plus souvent au xviii<sup>e</sup> siècle. Le grand sanctuaire marial des Hongrois, il faut le souligner, était, aux xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles, Mariazell en Styrie, dont

les répliques hongroises constituaient une relative spécificité. 90 % des pèlerinages intérieurs s'accomplissaient, au xviii<sup>e</sup> siècle, vers ces copies du sanctuaire autrichien le plus important pour la dynastie des Habsbourg. Ce n'était pas tout à fait le cas de la Bohême. Reconquise en 1620, elle fut, au xvii<sup>e</sup> siècle, un des grands espaces de création ou de recréation de pèlerinages autochtones<sup>117</sup>.

- 60 Cependant, d'après Antje Stannek, qui se base sur les registres de l'Archivio della Santa Casa di Loreto, les pèlerins les plus nombreux venant de l'Allemagne au sens large du terme étaient, en fait, originaires des pays de la Monarchie des Habsbourg de la fin du xvii<sup>e</sup> au milieu du xviii<sup>e</sup> siècle<sup>118</sup>, et les plus nombreux d'entre eux cheminaient depuis la Bohême, jusqu'au moment où l'impératrice reine Marie-Thérèse interdit, sauf dispense, les pèlerinages à l'extérieur des frontières de ses États.
- 61 Nous fermons, provisoirement, ce dossier sur l'évocation de Joseph II ordonnant de détruire, en 1784, dans la Hofkirche des augustins déchaux de Vienne, la *Santa Casa* tant honorée par ses ancêtres, le sanctuaire où gisaient, dans le sein de la Vierge absente et présente, les cœurs légués par son grand-père, Charles VI (1711-1740), et ses aïeux du xvii<sup>e</sup> et du début du xviii<sup>e</sup> siècle. La rationalité de l'absolutisme éclairé mettait ainsi un terme symbolique et réel à l'univers de représentations politiques, religieuses et culturelles de la *pietas austriaca*.

---

## NOTES

1. Guillaume Germé de Lamormaini, *Ferdinandi II. romanorum imperatoris virtutes a Guglielmo Lamormaino Societatis Jesu sacerdote conscripta. Viennae Austriae, a Gregorio Gelbhaar excusae, anno 1638*. 4°. Pour la désignation de Ferdinand II empereur par Dieu de toute éternité et l'entremise de la Vierge auprès de l'électeur de Mayence, voir chapitre XXVIII. La pagination des références données dans cet article est celle de la réédition de Trnava (Tyrnau, Nagyszombat) en 1739. Le récit connu de nombreuses rééditions, des traductions, et mêmes des ajouts et des variantes soulignant par exemple le rôle de la Vierge, selon les auteurs et les pays de la monarchie au xvii<sup>e</sup> siècle. Cf. Marie-Élizabeth Ducreux, « Piété baroque et recatholicisation en Bohême au xvii<sup>e</sup> siècle : quelques acquis et des questions », à paraître dans Xavier Galmiche, Martin Petras, *Du Baroque en Bohême*, Lille, CEGES, 2008.

2. Guillaume Germé de Lamormaini, op. cit., p. 3 ; Thomas Winkelbauer, *Ständefreiheit und Fürstenmacht. Länder und Untertanen des Hauses Habsburg im konfessionellen Zeitalter*, vol. 2, (Österreichische Geschichte 1522-1699, édité par Herwig WOLFRAM), Vienne, Ueberreuter, 2003, p. 216.

3. Arsenius publia dans deux versions, différentes quant à l'invention du pèlerinage, un livret qui combinait un traité sur la nécessité du culte de la Vierge avec l'histoire de Stará Boleslav et l'inventaire des miracles s'y produisant. Kašpar Arsenius z Radbuzy, *Pobožná knížka o blahoslavené Panně Mariji a přečisté rodičce syna Božího, a o dívích, kteříž se dějí před jejím obrazem v Staré Boleslavi, nábožným poutníkům, i jiným křesťanům velmi užitečná...*[Livre dévot sur la Bienheureuse Vierge Marie, très pure mère du fils de Dieu et sur les miracles qui se font devant son image à Stará

Boleslav, fort utile aux pèlerins et aux autres chrétiens], 1<sup>ère</sup> édition Prague 1613, 2<sup>ème</sup> édition Prague 1629.

4. Sur le pèlerinage à Stará Boleslav et la compétition symbolique avec Mariazell, voir Marie-Élizabeth Ducreux, « L'ordre symbolique d'un pèlerinage tchèque dans l'espace habsbourgeois au xvii<sup>e</sup> siècle: Stará Boleslav » in Dominique Julia, Philippe Boutry, Pierre-Antoine Fabre, *Les identités pèlerines en Europe, xv<sup>e</sup>-xviii<sup>e</sup> siècle*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2000, p. 87-122.

5. Anna Coreth, *Pietas Austriaca, Ursprung und Entwicklung barocker Frömmigkeit in Österreich*, 1<sup>ère</sup> édition, Vienne, Verlag für Geschichte und Politik, 1959. *Id., Pietas Austriaca. Österreichische Frömmigkeit im Barock*, 2<sup>ème</sup> édition, Vienne, Verlag für Geschichte und Politik, 1982.

6. *Ibid.*, 1<sup>ère</sup> édition 1959, p. 45-50 : « a) Die Immaculata bei den Habsburgern der Gegenreformation ».

7. Thomas Winkelbauer, *op. cit.*, vol.2, p. 185-237, donne un bon résumé des faits et de l'historiographie concernant la *pietas austriaca*, qui permet de percevoir l'imbrication de ses composantes.

8. Johann Ludwig Schönleben, *Dissertatio polemica de prima origine augustissimae domus habsburgo-austriacae [...]*, Ljubljana, Johann Sebastian Mayr, 1680, p. 167 : « [...] erant tria fulcra austriacae domus. Quae alias orbi insistebat fortuna volubilis; firmata est austriaco tricolumnio. Fidei catholicae zelus, Eucharistiae veneratio, Immaculatae Conceptionis propugnatio, haec sunt, quibus coepit assurgere Habsburgo-Austriacum Imperium; et hactenus sustentatum est firmamentis ».

9. Anna Coreth, *op. cit.*, 1<sup>ère</sup> éd., p. 54.

10. *Ibid.*, p. 50, Anna Coreth remarque elle aussi le lien établi par la Lorette entre ces deux figures de la Vierge, mais aussi entre les deux dévotions fondamentales des Habsbourg, la piété mariale et la piété eucharistique.

11. Anna Coreth, *op. cit.*, 1<sup>ère</sup> éd., p. 46, 53. C'est en 1629 que l'évêque de Vienne, le cardinal Khlesl, en rendit la fête obligatoire dans son diocèse.

12. *Ibid.*, p. 55.

13. János Nádasí, *Annus Marianus per Marianos sabbathorum [...]*, 1<sup>ère</sup> éd., Vienne, Matthias Cosmer, 1648 : « Hac in Urbe Viennensi Anno 1647 Sabbatho quod in decimam octavam Maji incidit Ferdinandus III Imperator, cum Eleonora Imperatrice Vidua, & Filio ac Filia ab ea quae Lauretanâ etiam Domo illustris est Patrum S. Augustini aede ad Sacram Professorum S.I. aedem per pontem processit. Praecedebant modesto ordine Religiosi Ordines, Academica, Aulica, & omnis nobilitas, aetas, conditio. Sequebatur cum Episcopo Clerus & Pontificius, Hispanus, Venetusque Legati [...]. » Je cite d'après la réédition dans un recueil d'œuvres de Nádasí, *Annus hebdomadarum coelestium, sive occupationes coelestes piis aliquot opusculis pro singulis hebdomadae per totum annum diebus distributae*, Prague, imprimerie de l'Université, 1663, p. 655-657.

14. Stephan Beissel, S. J., *Die Verehrung Marias im 16. und 17. Jahrhundert*, Fribourg en Brisgau, Herder, 1910, p. 443. Jusqu'à sa mort en 1627, Zdeněk de Lobkowitz avait été grand chancelier du royaume de Bohême.

15. Karl Vocelka, «Habsburská zbožnost a lidová zbožnost (k mnohovrstevnosti vztahů mezi elitní a lidovou kulturou)» (Piété des habsbourg et piété populaire. De la multiplicité des relations entre culture des élites et culture populaire), *Folia Historica Bohemica* 18, Prague 1997, p. 233.

16. Johann Basilius Küchelbecker, *Allerneueste Nachricht vom Römischen Kaiserlichen Hofe. Nebst einer ausführlichen historischen Beschreibung der kaiserliche Residenzstadt Wien und der umliegenden Örtter*, Nicolaus Fürsten, Hannover, 1<sup>ère</sup> éd. 1730, p. 574-575.

17. Karl Vocelka, *op. cit.*, p. 233. Pour certains auteurs, le premier Habsbourg dont le cœur fut placé dans la Santa Casa de la Hofkirche ne fut pas Ferdinand II, mais son petit-fils Ferdinand IV, mort jeune en 1654, avant son père Ferdinand III, mais après avoir été couronné roi de Hongrie et roi de Bohême. C'est le cas du père Coelestin Wolfsgruber et d'Alexander Missong, que cite Hans Aurenhammer, *Die Mariengnadenbilder Wiens - und Nieder-Österreichs in der Barockzeit, der Wandel*

*ihrer Ikonographie und ihrer Verehrung*, Vienne, Österreichischen Museums für Volkskunde, 1956, p. 35.

18. Le grand burgrave, premier des grands officiers du royaume de Bohême, était avant la Montagne Blanche désigné à vie par la diète et, depuis la Constitution renouvelée de 1627, par le roi pour une période théoriquement plus brève, mais cette limitation ne fut jamais appliquée dans les faits. Il était le premier des « lieutenants royaux » du royaume, collectif des grands officiers gouvernant le royaume à Prague, le roi, l'empereur résidant quant à lui à Vienne, avec auprès de lui (depuis 1624) la Chancellerie de Bohême.

19. Les deux autres parties de son cœur furent placées dans le chœur d'églises conventuelles situées dans ses domaines patrimoniaux.

20. Guillaume Germé de Lamormaini, *op. cit.*, rééd. Trnava 1739, p. 10, 47.

21. Stephan Beissel, *op. cit.*, p. 451.

22. *Ibid.*, p. 451 ; Ludwig Hüttl, *Marianische Wallfahrten im süddeutsch-österreichischen Raum. Analyse von der Reformation bis zur Aufklärungsepoche*, Cologne et Vienne, H. Böhlau, 1985 (*Kölner Veröffentlichungen zur Religionsgeschichte*, 6), p. 161 ; Anton Höller, *Monumenta religionis augustae. Seu colossi Dei et divorum honoribus caesarum austriacorum munifica pietate Viennae erecti*, Vienne, Voigt, 1732.

23. Les pays composant l'Autriche Intérieure, apanage d'une branche cadette de la dynastie après la division opérée à la mort de l'empereur Ferdinand I<sup>er</sup> entre ses fils, étaient le duché de Styrie (capitale Graz et résidence de l'archiduc régnant), la Carinthie (capitale Klagenfurt) et la Carniole, c'est-à-dire à peu de choses près l'actuelle Slovénie (capitale Laibach ou Ljubljana). Avec le comté de Görz (Gradizza) et Gradiska, l'Istrie Intérieure, les ports de Trieste et de Fiume ou Rijeka et le Frioul dit « habsbourgeois », ils formèrent entre 1564 et 1619 un État territorial indépendant, ayant ses propres envoyés à diète d'Empire, un nonce apostolique, des diètes dans chaque principale entité, et le soin de la défense de la frontière militaire avec l'Empire ottoman.

24. Anna Coreth, *op. cit.*, 1<sup>ère</sup> éd., p. 53 ; Rudolf Leeb, Maxilimian Liebman, Georg Scheibelreiter, Peter G. Tropper, *Geschichte des Christentums in Österreich. Von der Spätantike bis zur Gegenwart*, Vienne, Ueberreuter, 2003, p. 260 (*Österreichische Geschichte* 13, édité par Herwig Wolfram) ; Guillaume Germé de Lamormaini, *op. cit.*, rééd. Trnava 1739, p. 3.

25. Sur le culte de la Vierge en Bavière depuis la fin du XVI<sup>e</sup> siècle et la *pietas bavarica* : Ludwig Hüttl, *op. cit.*, chapitre VI, «Dynastie und Marienwallfahrt», p. 95-153.

26. Sur l'histoire de cette université : Charles-Hyppolite Verdrière, S.J, *Histoire de l'Université d'Ingolstadt*, Paris, P. Lethellieux, 2 vol., 1887.

27. Floriano Grimaldi, « La tradizione devota lauretana », *Lares*, 1992, vol. 58, n°2, p. 213-262 : *Id.*, *La chiesa di Santa Maria di Loreto nei documenti dei secoli XII-XV*, Ancona, Archivio di Stato, 1984, (Archivio de Stato di Ancona, Pubblicazioni, 2) ; *Id.*, *Pellegrini e pellegrinaggi a Loreto nei secoli XIV-XVIII*, Foligno, Accademia fulginia, 2001 (Supplemento n.2 al Bolletino Storico della città di Foligno).

28. *Marienlexikon vierter Band*, Remigius Bäumer et Leo Scheffczyk (éds.), Fos Verlag, Erzabtei St-Ottilien, 1992, p. 151-154.

29. Stephan Beissel, *op. cit.*, p. 432.

30. Arduino Colasanti, *Loreto (Italia artistica)*, Bergamo, Istituto Italiano d'arti grafiche, 1910.

31. Ulysse Chevalier, *Notre-Dame de Lorette : étude critique sur l'authenticité de la Santa Casa*, Paris, A. Picard et Fils, 1906.

32. Floriano Grimaldi, « La tradizione devota [...] », p. 251-261, ne recense pas moins de trente-cinq éditions successives du manuscrit de Tolomei jusqu'en 1572, dont quelques incunables. La majeure partie de ces éditions étaient de petits livrets destinés aux pèlerins ou des inscriptions sur des tableaux de bois suspendus dans l'église.

33. « Quando angeli duxerant praedictam ecclesiam per mare ». Je cite d'après l'opuscule vénitien de 1544 contenant le récit de Teramano tel que le reproduit Pier Paolo Vergerio en 1553 (voir plus bas note 60). Voir aussi Floriano Grimaldi, *ibid.*, p. 219.
34. Stephan Beissel S.J., *op. cit.*, p. 433. Les carmes furent remplacés par des franciscains, et les jésuites établirent ensuite une résidence à Loreto.
35. D'après le père Angelo Maria d'Anghiari, *Autenticità della Santa Casa*, Loreto, Congregazione universale della Santa Casa, 1978, p. 15-16.
36. « Ut pie creditur et fama est », Stephan Beissel, *op. cit.*, p. 434.
37. Floriano Grimaldi, *Pellegrini e pellegrinaggi* [...], p. 17. L'auteur rappelle p. 18 que Léon X publia entre 1513 et 1521 plus de soixante documents concernant le sanctuaire et le culte de Notre-Dame de Lorette.
38. Stephan Beissel S.J., *op. cit.* p. 431, 435-436.
39. Girolamo Angelita, *Virginis Lauretanae historia*, s.l.n.d. + index. On trouve à la BNF l'édition originale, reliée avec le bref de Clément VII et la première édition de l'ouvrage de Torsellini, de même qu'un *Clypeus lauretanus adversus Haereticorum* de Lodovico Centoflorenio imprimé à Rome en 1643, sous la cote : H-3848 - H-3850.
40. Floriano Grimaldi, « La traditione devota » [...], p. 216.
41. « Divino consilio ac voluntate ab impiorum solo in Illyrij oppidum, quod Flumen vocatur, angelorum manibus est transportata », *ibid.*, p. 249. Cet auteur reproduit aussi, p. 247-248, la plus ancienne version en italien (toscan) du récit de Teramano (1482), imprimée au monastère St Jacques di Ripoli en 1483 et conservée à la Bibliothèque universitaire de Gênes, Fondo Gaslani.
42. « Vraiment, cette église-là se trouvait chez nous ! », se serait exclamé un de ces pèlerins croates de la fin du XV<sup>e</sup> siècle, une fois parvenu à Loreto. Le fait que l'Église de Recanati ait alors servi de chapelle aux migrants slaves de la rive orientale de l'Adriatique a-t-il pu mener à une représentation de la migration du sanctuaire lui-même ? Cf. Antonio Altamura, « La Santa Casa di Loreto in un testo inedito del'400 », *Studia Picena*, 1970-1971, n° 38, p. 27-32, cité par Floriano Grimaldi, « La traditione devota » [...], p. 224.
43. Horatius Tursellini (Orazio Torsellini), *Lauretanae historiae libri quinque*, Romae, apud A. Zanettum, 1597.
44. *De Historia lauretana libri quinque, del Horatio Torsellini [...] dal signore B. Zuocchi, fatti in lingua toscana*. Milano, Pontius, 1600.
45. L'histoire mémorable de Nostre Dame de Lorette, composée en latin et divisée en cinq livres par le Père Horatio Tursellino [...] traduite en françois par le F.N.D.S. [...], Paris, C. de la Noue, 1600
46. László Szilas, S.J., « Loreto nella letteratura spirituale dei Gesuiti », in *Loreto. Crocevia religioso tra Italia, Europa e Oriente*, a cura di Ferdinando Citterio, Luciano Vaccaro, Fondazione Ambrosiana Paolo VI, Brescia, ed. Morcelliana, 1997, p. 265.
47. Stephan Beissel, *op. cit.*, p. 436.
48. *Ibid.*, p. 438 : « Il lotus timeat quicumque intrare sacellum. In terris nullum sanctius orbis habet » ; « Deiparae domus, in qua Verbum caro factum est ».
49. *Ibid.*, p. 475. La première impression en Italie de ces litanies date, d'après cet auteur, de 1576. *Ibid.*, p. 484.
50. Nikolaus Paulus, « Die Einführung der Lauretanischen Litanei in Deutschland durch den seligen Petrus Canisius », in : *Zeitschrift für katholische Theologie*, 26 (1902), p. 574-598.
51. *Ordnung der Litaney von unser lieben Frauwen, wo sie zu Loreto alle Samstag gehalten [...] ist*, Dillingen, ebastian Mayer, 1558 ; et *Preces speciales pro salute populi Christiani (...) quibus addita est Litanía Lauretana.*, Dillingen, Sebastien Mayer, 1558.
52. Marie-Élizabeth Ducreux, « Hymnologia Bohemica. Cationnaires tchèques de la Contre-Réforme, 1588-1764 », vol.I, p. 286-296 ; vol. II, p. 40, thèse, Université Paris-III, 1982.

53. Jan Royt, *Obraz a kult v Čechách 17. a 18. století*, [Image et culte en Bohême aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles] Prague, Karolinum, 1999), p. 117.
54. Les dates de fondation de ce collège divergent : 1575 pour F. Grimaldi (*Pellegrini e pellegrinaggi* [...] *op. cit.*, p. 258-277), 1571 ou 1591 pour d'autres auteurs.
55. Après la bataille de Mohács en 1526, les Ottomans s'étaient retirés et n'occupèrent la Hongrie qu'à partir de 1541 jusqu'à la reconquête par Léopold I<sup>er</sup> entreprise après l'échec du siège de Vienne en 1683, marquée par la reprise de Buda en 1686 et le traité de Karlowitz en 1699. Le Banat de Temesvár et d'autres territoires méridionaux ne furent restitués qu'en 1718, par le traité de Passarowitz. Quant à Fiume (Rijeka), si proche de Tersatto, elle était depuis le XVI<sup>e</sup> siècle un port fortifié partie prenante de la défense militaire des Habsbourg vis-à-vis des Ottomans.
56. Poème cité en traduction allemande par Stephan Beissel, *op. cit.*, p. 440-442.
57. M. Antonii Mureti I.C. *Ac Civis R. Carmen votivum ad beatissimam virginem Dei matrem quae religiosissime colitur in aede lauretana*, s.l. (apud Ioannem Dallerium in ponte S. Michaelis sub rosa alba), 1572.
58. Les rapports entre les textes publiés en latin et ceux en langues vernaculaires, de même qu'entre traductions d'une langue dans une autre est un sujet très vaste, qui n'a pas été suffisamment traité sous l'angle des circulations dans l'Empire et les pays de l'Europe centrale.
59. Stefan Samerski, « Von der Rezeption zur Indoktrination. Die Annenbruderschaft in Ölmütz » (16./17. Jahrhundert), in Anna Ohlidal, Stefan Samerski, *Jesuitische Frömmigkeitskulturen. Konfessionelle Interaktion in Ostmitteleuropa 1570-1700*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2006, p. 93-118.
60. Stefan Samerski, « Hausheilige statt Staatspatrone. Der misslungene Absolutismus in Österreichs Heiligenhimmel », in Petr Mařa, Thomas Winkelbauer (éds.), *Die Habsburgermonarchie 1620 bis 1740. Leistungen und Grenzen des Absolutismusparadigmas*, Stuttgart, Frank Steiner Verlag, 2006, p.254-261.
61. Jiří MIKULEC, *Barokní náboženská bratrstva v Čechách* (Les confréries baroques en Bohême), Prague, Lidové noviny, 2000, p. 39.
62. Sylvie Barney, « Lorette, terre d'apparition mariale. Le sens de la légende au miroir de la mariophonie », in Loreto. *Crocevia religiosa tra Italia, Europa e Oriente*, *op. cit.*, p. 73-94, ici p. 78.
63. « In Eucharistia caro Christi potest caro Mariae [...] In sacro Virginis utero formatus cibus [...] corpus ex Virgine est [...] eadem est in Christo, quae è purissimae Virginis Matris sanguine facta est, quando Verbum caro factum [...]; Potest Beatissima Virgo de eodem de quo Christus dixit: Hoc est corpus meum dicere: Haec caro de carne mea. », János Nádasi, *op. cit.*, p. 632-633.
64. Sur la trajectoire de Vergerio (le Jeune): Anne Jacobson Schutte, *Pier Paolo Vergerio: the Making of an Italian Reformer*, Genève, Droz, 1977.
65. La traduction de Trubar fut le premier livre imprimé en slovène, dans une langue qui n'est pas tout à fait celle d'aujourd'hui.
66. Paolo Vergerio, *Della camera, et statua della madonna chiamata di Loretto, la quale é' stata nuouamente difesa da Fra Leandro Alberti Bolognese, & da papa Guilio III Con un solenne priuilegio approuata. Nella Anno M. D. LIII. S.l.*
67. En particulier contre ces livres : Rudolf Wirth, dit Hospinianus, *Festa christianorum, hoc est de origine, progressu, ceremoniis et ritibus festorum dierum christianorum liber unus [...]*, Zurich, J. Wolphius 1593 ; Id., *De origine, progressu, usu et abusu templorum ac rerum omnium ad templa pertinentium*, Zurich, in officina Froschoviana, 1587.
68. Liber V, caput XXV : « De celebri domicilio et templo sacrosanctae Virginis, quod apud Lauretanos in Italia est florentissimum, et ad singularem Deiparae dignitatem nostro seculo astruendam mirifice confert », p. 585-590.
69. Francisco Torres, *Francisci Turrinai Societatis Iesu, Responsio apologetica ad capita argumentorum Petri Pauli Vergerii haeretici, ex libello eius inscripto : De idolo lauretano, Ingolstadii, 1584.*

70. Jacob Gretser, *De Sacris et Religiosis Peregrinationibus libri Quatuor. Ejusdem De Catholicae Ecclesiae Processionibus seu supplicationibus Libri Duo. Quibus adiuncti : De Voluntaria Flagellorum Cruce, seu de Disciplinarum usu libri tres*, Ingolstadt, Adam Sartorius, 1606.
71. Id., *Vita D. Mariae Virginis Dei genitricis. In gratia congregationis D. Virginis Annuntiatae edita*, Ingolstadt, Wolfgang Eder, 1592.
72. Jacob Gretser, *De Sacris et Religiosis Peregrinationibus De Sacris et Religiosis Peregrinationibus [...]*, *op. cit.*, Liber II, Caput III : « De peregrinationibus ad templa Deiparae Virginis : & primo de illa, quae est ad aedem lauretanam », p. 193-201.
73. *Ibid.*, p. 193-194: « Florentissimum est apud Italos in Picino agro, apud Recinetenses domicilium, inquit Rutilius Benzoni (lib.6. de Iubilaeo), Episcopus Lauretanus, in quo verbum caro factum est, sacrosanctae Virgini dedicatum, quod Lauretanum à Laureta muliere Domina illius praedii, vel sylva, in qua cum primum trans Adriaticum sinum ab angelus euectum est, nuncupationem accepit. Est sane locus iste terribilis, Domus Dei, & porta Coeli, cum in eo electiora, atque insigniora quaedam divina mysteria fuerint consummata. Ibi beatissima Dei genitrix Virgo concepta ; ibi ex Ioachimo, & Anna nata, ac deinde educata fuit : ibi à Gabriele Archangelo nunciante, Dei genitrix salutata ; ibi Salvatorem saeculorum ex suis castissimis sanguinibus, carnem suspicientem concepit, ibi eum Virgo lactavit, educauit, ac denia per plures annos Deus homo Ioseph, Mariaeque subditus demoratus est, iuxta illud Luca cap. 2. : Et venit in Nazaret, & erat subditus illis ».
74. *Ibid.*, p. 201: « Haec sunt argumenta ; quibus Lauretanam domum expugnatum fuit Hospinianus ».
75. Sur les congrégations mariales dans l'Empire, voir : Louis Chatellier, *L'Europe des dévots*, Paris, Le Seuil, 1987.
76. Jacobus Gretser, *Vita [...]*, *op. cit.*, p. 149: « Sed omnibus sanctitate & antiquitate longe praestat templum Lauretanum, sacrum illud Virginis cubiculum in quo Nazarethi, Angelo Gabriele internuntio, Verbum caro factum est, quod Angelorum ministerios ex palaestina in Italiam translatum, magnam adfert Christi fidelibus voluptatem ». On voit que Gretser escamote ici l'étape en Slavonie.
77. *Ibid.*, p. 150 : « Ut poëta et orator grauissimus M. Antonius Muretus cecinit ». Il s'agit d'extraits du poème déjà cité, *Carmen votivum [...] in aede lauretana*, s.l., 1572.
78. Sur Muret : Charles Dejob, *Marc-Antoine Muret, un professeur français en Italie dans la seconde moitié é du XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris 1881, rééd. Genève, Slatkine Reprints, 1970.
79. Jacobus Gretser, *Vita [...]*, *op. cit.*, p. 168: « Ut canit Muretus verissime simul & elegantissime de domo Lauretana ».
80. Jacobus Gretser, *Vita [...]*, *op. cit.*, chapitre XVII, p. 150, premier extrait: « Hic Virgo genitura Deum genitricis ab aluo/ Prodiit & blandis mulsit vagitibus auras. Hic quoque Virginei seruata laude pudoris/ Sancta salutifero tumuerunt viscera foetu/ Ille opifex cunctorum, illa aeterna unica proles/ Aequa Patri, ille homini primaeva ab origine lapso/ Spem coelo vitamque ferens, hac lusit in aula/ Paruulus, & sanctae blanda obtulit oscula matri ». Second extrait, au chapitre XVIII, p. 167-168 : « Certe equidem tota pendentes aede tabellas/ Adspicio, quae te miseris praesto esse loquuntur./ Hic te animo spectans, torrentem viscera febrim/ Depulit, illa hyadas tristes haedumque cadentem/ Spectavit tutus, verrentibus aequora ventis/ Et duce te patrias enavit saluus ad oras/ Criminis ille rem falsi, sub iudice duro/ Dum mortem expectat, tenebroso carcere clausus/ Munere Diua tuo detecta fraude, revisit/ Vxorem & natos exoptatumque parentem ». Ma traduction littérale n'est évidemment pas à la hauteur du latin poétique de Muret, et je remercie ici mon ami Martin Svatoš, de l'Institut des études classiques de l'Académie des Sciences de Prague, de m'avoir aidée à décrypter sa langue.
81. *Ibid.*, p 168, « Sed Haeretici aures habent, & non audiunt ».
82. Le manuscrit superbement illustré, en couleur, mais sans titre, du journal de voyage de Donin est conservé à la bibliothèque de Strahov à Prague, sous la cote DG IV 23. Il a été publié en

1940 : Antonín Grund (éd.), *Cestopis Bedřicha z Donína* [(Journal de voyage de Bedřich de Donín], Prague 1940. L'historien Josef Polišenský, *Česká touha cestovatelská. Cestopisy, deníky a listy ze 17. století* [L'appel du voyage en Bohême. Relations, journaux personnels et lettres du XVII<sup>e</sup> siècle], Prague, Odeon 1989, en reproduit des extraits p. 88-126, toutefois sans reprendre les passages concernant la Lorette. Le récit de Velcursius, intitulé *Itinerarius Italicus quod illustris ac generosus dominus DD. Fridericus purgravius liber baro de Dona, etc., felicissime peregit [...]* *memorabilium brevis et succincta narratio* se trouve au Musée National de Prague et n'a jamais été imprimé à ma connaissance. Voir sur ce double périple : Jana Ekertová, Kateřina Bobková, « Cesta do Italie očima Bedřicha z Donína a Petra Velcursia », in : *Cesty a cestování v životě společnosti* [Itinéraires et voyages dans la vie sociale ], Ústí nad Labem, Univerzita J. E. Purkyně, 1997, p. 293-300.

83. Petrus Velcursius, *op. cit.*, folio 37B.

84. Bedřich de Donín, *op.cit.*, p.131 : « Non est in toto sanctior orbe locus ».

85. Je n'ai pas pu rechercher l'implication des doges de Venise, des Anjou de Naples et de Hongrie, de princes et d'ecclésiastiques italiens dans cette compétition de traditions. Celle des papes paraît évidente, de même que l'antagonisme entre Venise, les Habsbourg d'Autriche et les rois de Hongrie au Moyen Âge et en particulier, justement, à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle et au XIV<sup>e</sup> siècle. Cette histoire dépasserait beaucoup trop le cadre de cette contribution.

86. Il n'est pas certain qu'un Nicolas Frangipani (Frankopan) ait vécu en 1291 à Tersatto (Tersat).

87. Edgar Krausen, « Gumpfenberg, Wilhelm Freiherr von », in *Neue Deutsche Biographie*, vol. 7, Berlin 1966, p. 311.

88. Wilhelm Gumpfenberg, *Atlas Marianus sive de imaginibus deiparae per orbem christianum miraculosis*, vol. 1, Ingolstadt, Hänlin, 1657 ; vol. 2, *ibid.*, 1657 ; vol. 3, *ibid.*, Ostermaier, 1659. Réédition dès 1657 à Munich.

89. Gumpfenberg reprenait ici le projet qu'il avait publié à Trente en 1655 sous le titre : *Idea Atlantis Mariani*.

90. Wilhelm Gumpfenberg, *Atlas Marianus quo sanctae Die genitricis Mariae imaginum miraculosarum origines duodecim historiarum centuriis explicantur*, Munich, Johann Jäcklin, 1672.

91. Id., *Marianischer Atlas, von Anfang und Ursprung zwölffhundert wunderthätiger Maria-Bilder [...]*, Munich, Johann Hermann von Geldern et Sebastian Rauch, 1673.

92. Id., *Marianischer Atlas, oder Beschreibung der Marianischen Gnaden-Bilder durch die gantze Christen-Welt, aus dem großen lateinischen Wercke R. P. Guglielmi Gumpfenberg S.J. in möglicher Kürtze ins Teutsche übersetzt. Mit vielen Mirackel-Bidlern vermehret, mit Marianischen Poëtereyen untermischet. Und in eine besondere Ordnung der Länder, Städte und Oerther eingerichet, Authore P. Augustino Sartorio [...]*, Prague, chez Barbara Franziska Beringerin, Johann Georg facteur, 1717.

93. Pál Esterházy, *As egész vilagon levő csudálatos boldogságos szűz képeinek rövideden föltett eredeti: mellyet sok tanuságokból öszve szerzett, és az áttatos hivek lölki üdvösségére ki bocsátott Galanthai Esterás Pál [...]* (Brève description des images de la Bienheureuse Vierge collectées de par le monde entier [...], Nagyszombat [= Trnava, Tyrnau], 1690. Réédition en fac-simile par Éva Knapp, Gábor Tüskés et Géza Galavics, Budapest 1994.

94. Antonín Frozín, *Obroviště mariánského Atlanta svět celý mariánský v jediné knížce nesoucího. To jest : Knižka o obzvláštních mariánských obrazích, po celým mariánským světě divotvorně rozsázených [...]* (Le géant de l'Atlante marial portant en un seul livret tout le monde marial, ou petit livre des images de Marie miraculeusement plantées de par tout le monde marial) [...], Prague, Jiří Laboun, 1704.

95. Heinrich Scherer, *Atlas Marianus sive praecipue totius orbis habitati imagines et statuae magnae Dei Matris beneficiis ac prodigiis inclytae succincta historiae propositae. Et mappis geographicis expressae [...]*<sup>1<sup>ère</sup> éd.</sup>, Dillingen, Johann Caspar Bencard, et Munich, Maria Magdalena Rauchin, 1702 ; 2<sup>e</sup> édition Augsbourg et Dillingen, chez la veuve de Johann Caspar Bencard, 1737.

96. . « Domina. [...] Tibi igitur debetur, quem fabulosa antiquitas, nescio cui Atlanti tribuit honor. [...] Wilhelm Gumpfenberg, *op. cit.* Le premier membre de phrase cité figure dans les deux

éditions, le second seulement en 1672. La dédicace est précédée d'un titre éloquent dans cette 2<sup>ème</sup> édition : « Dedicatio D.[ominæ] Virgini. Lauretanae Filiae Patris quam Europae Imperia colunt Matri Filii, quam Asiae regna venerantur sponsam S. Spiritus- Quam Africae gente honorant Triclinio SSS. Trinitates. Quam Americae populi reverentur Reginae Coeli, Dominae Mundi MARIAE » (Dédicace à Notre-Dame la Vierge de Lorette, fille du Père à laquelle rendent un culte les empires de l'Europe, que vénèrent les royaumes de l'Asie comme l'épouse du Saint-Esprit, que les nations de l'Afrique honorent comme le lit de la sainte Trinité, que les peuples de l'Amérique révèrent comme la reine du ciel).

97. « *Mediatrix caeli et terrae* », *ibid.*, 2<sup>ème</sup> éd., 1672, 1<sup>er</sup> vol., frontispice.

98. 1) Pro equo Imperium 2) Pro Anno saeculum 3) Navis mirabilis : *ibid.*, 2<sup>ème</sup> éd., 1672, 1<sup>er</sup> vol., p. 1. Il faut remarquer que le premier verset de l'Ave Maria est ici inséré comme programme (« programma ») et suivi d'un anagramme (« anagramma »), sur le mode des manuels de rhétorique du temps. Ce qui donne : « Progr : Ave Maria, gratia plena ; Dominus tecum. Anagr : Cano Reginam Iure tutam e lapsu Adam ». (Traduction : Programme : Je te salue Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec toi. Anagramme : Je chante la Reine à bon droit protégée de la faute d'Adam).

99. Dans les perceptions hongroises, le royaume de Croatie-Slavonie était intégré dans le royaume de Hongrie. Depuis la fin du XV<sup>e</sup> siècle, le ban de Croatie (le gouverneur et responsable de la défense militaire vis-à-vis des Turcs), souvent issu des familles Frankopan (Frangepán en hongrois), Zrinski (Zrínyi en hongrois, von Serin en allemand, forme passée dans le français du XVII<sup>e</sup> siècle), siégeait à la diète de Hongrie. Ces familles, au XVII<sup>e</sup> siècle, étaient enracinées dans deux traditions, croate et hongroise. Au XVI<sup>e</sup> siècle, elles avaient étroitement coopéré avec le futur Ferdinand I<sup>er</sup> avant même qu'il ait été élu roi de Hongrie (1527), et surtout avec les archiducs et la diète de Styrie, mieux à même de les aider à défendre les frontières croates et dalmates, y compris la région de Fiume (Tersatto) et à leur fournir argent et soldats que les diètes hongroises, siégeant beaucoup plus au nord. Sur ces questions : Thomas Winkelbauer, *op. cit.*, vol. I., p. 428-438. On retrouve certains de leurs membres dans la « conspiration des magnats » (1664-1670) durement châtiée par Léopold I<sup>er</sup>.

100. « *Erstmal gestanden in Nazareth, von dennen aber ist es durch die Hand der Engeln getragen worden, in die Kayserlichen Erbländer und Königreich Dalmatien [...]* » (D'abord située à Nazareth, mais ensuite de par les mains des anges transportées dans les pays héréditaires de l'empereur et le royaume de Dalmatie). Cité par Ludwig Hüttl, *op. cit.* p. 150.

101. Wilhelm Gumpfenberg, *op. cit.*, 2<sup>ème</sup> éd., Munich 1672, p. 3.

102. Wilhelm Gumpfenberg, *op. cit.*, p. 3.

103. Antonín Grund (éd.), *op. cit.*, p. 131.

104. C'est-à-dire le premier grand officier du royaume, sorte de gouverneur nommé par la diète et confirmé par le roi, ici l'empereur Léopold I<sup>er</sup>.

105. Peter F. Sugar, Péter Hanák, Tibor Frank, *A History of Hungary*, Bloomington and Indianapolis, Indiana University Press, 1990, p. 40-41.

106. Pál Esterházy, *op. cit.*, p. 0 : « *Volt pedig abban az időben Magyar Országai Laos Király, kinek birodalmában vala azon megh nevezett országok [...] Horváth országai Bán pedig Groff Frangepán Miklós vala ; ki [...] mondhatatlan örömmel látván Istennek hozzáia valo kegyelmét hogy tudni illik első lett volna az Keresztyenséghben kinek ioszágában helyhesztetett az föllyül megh irt szent ház [...]* » (En ce temps là, le roi de Hongrie était Louis, dans le royaume duquel se trouvait le pays ainsi nommé. Le ban de Croatie était le comte Miklós Frangepán qui, voyant avec beaucoup d'étonnement et une joie indicible la grâce que lui faisait Dieu, parce qu'il aurait été le premier dans la chrétienté sur les domaines duquel aurait été déposée la sainte maison, etc.). J'ai respecté la graphie de l'original de 1690.

107. Kašpar Arsenius z Radbuzy, *op.cit.*, 2<sup>ème</sup> éd., fol. M VI et M VI verso.

108. « Diva una in multis grato spectatur honore » : inscription du frontispice du livre de Franciscus Procházka de Lauro, *Decas Mariana Marianorum anagrammatum*, Prague 1673 (reproduit comme faux titre par Jan Royt, *op. cit.*). « Diva » est le terme désignant la Vierge dans de très nombreux livres en latin consacrés à son culte au xvii<sup>e</sup> siècle.

109. Je n'ai trouvé trace d'un imprimé portant ce titre et correspondant à l'ouvrage décrit dans aucune bibliographie ni aucun catalogue de bibliothèque.

110. « Hinc, inquam, Auctor est & origo plurium templorum Lauretanorum, ut vocamus, quotquot per omnem Germaniam, & alias nationes ultra montanas extracta sunt, omnia semper & sine omni dubio beneficij Deiparae insignia » : Wilhelm Gumpfenberg, *op. cit.*, 2<sup>ème</sup> éd., 1672, p. 4.

111. Stephan Beissel, *op. cit.*, p. 444.

112. Comptage effectué d'après deux études du même auteur, un livre et un article : Jan Bukovský, *Loretánské kaple v Čechách a na Moravě* (Les chapelles de la Lorette en Bohême et en Moravie), Prague, Libri, 2000.; *Id.*, « Le type de construction de la chapelle de Loreto dans l'architecture du Baroque de Bohême », *Historica* (Prague), XV, 1968, p. 65-122.

113. Antje Stannek, « Diffusione e sviluppi della devozione lauretana in Europa (600-700) », in: *Loreto. Crocevia religioso tra Italia, Europa e Oriente*, *op. cit.*, p. 291-328, ici p. 310-311 ; Franz Matsche, « Gegenreformatatorische Architekturpolitik. Casa-Santa-Kopien und Habsburger Loreto-Kult nach 1620 », in *Jahrbuch für Volkskunde*, 1; 1978, p. 81-118.

114. Hans Aurenhammer, *op. cit.*, p. 35.

115. Gábor Tüskés, Éva Knapp, « Österreichisch-ungarische interethnische Verbindungen im Spiegel des barockzeitlichen Wallfahrtswesens », in *Volksfrömmigkeit Ungarn. Beiträge zur vergleichenden Literatur - und Kulturgeschichte*, Dettelbach, J.H.Röll, 1996, p. 173-251; cartes des lieux de pèlerinages mariaux p. 178-179, cartes de la diffusion des chapelles de la Lorette, p. 184-185; carte des copies du sanctuaire de Mariazell, p. 216-217.

116. Antje Stannek, *op. cit.*, p. 325, ne connaît que quatre chapelles hongroises dédiées à la Lorette.

117. Comme toujours, il faudrait nuancer. Dans le nord-ouest de la Hongrie d'alors, qui est l'ouest et le sud-ouest de la Slovaquie d'aujourd'hui, des cultes locaux apparaissent également. La thèse récemment soutenue à l'université de Budapest par Szabolcs Serfőző et d'autres travaux de ce jeune chercheur sur Mariánka (Mariathal, Máriavölgy) près de Bratislava (Pozsony, Presbourg), permettent de mieux prendre la mesure de ce phénomène, et de le resituer dans l'évolution générale en Europe centrale.

118. Antje Stannek, *op. cit.*, p. 297, 313-314, 317-320 ; *Id.*, « Les pèlerins allemands à Rome et à Lorette à la fin du xvii<sup>e</sup> et au xviii<sup>e</sup> siècle », in : Philippe Boutry, Dominique Julia, *Pèlerins et pèlerinages dans l'Europe moderne*, Rome, École française de Rome, Paris, diffusion De Boccard, 2000, p. 327-354.

AUTEUR

MARIE-ÉLIZABETH DUCREUX

CNRS/CRH